Le Monde

CULTURE • THÉÂTRE

Au Théâtre de l'Odéon, une « Amante anglaise » follement incarnée

Emilie Charriot met en scène la pièce de Marguerite Duras avec trois comédiens remarquables qui marchent, s'agitent, ressentent, existent. Un parti pris à rebrousse-poil de la dramaturgie de l'écrivaine.

Par Joëlle Gayot
Publié aujourd'hui à 05h00 · Lecture 3 min.

Laurent Poitrenaux et Nicolas Bouchaud dans « L'Amante anglaise », d'Emilie Charriot, au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse), en novembre 2024. SEBASTIEN AGNETTI

Emilie Charriot n'a pas froid aux yeux. Cette metteuse en scène franco-suisse réunit sur ses planches trois éminents comédiens : Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond s'épanouissent dans une pièce formidable (mais redoutable) de Marguerite Duras. *L'Amante anglaise* est dans l'air du temps : Jacques Osinski l'a mise en scène à l'automne 2024 au Théâtre de l'Atelier, avec une distribution, là encore, de haut vol : Sandrine Bonnaire jouait Claire Lannes, une meurtrière ayant découpé sa cousine sourde-muette. Grégoire Oestermann était Pierre Lannes, le mari, et Frédéric Leidgens, l'Interrogateur, menant l'enquête auprès du couple.

Au Théâtre Vidy-Lausanne, où s'est créé le spectacle d'Emilie Charriot (actuellement repris à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris), Dominique Reymond est Claire, Laurent Poitrenaux, son époux et Nicolas Bouchaud, l'homme qui investigue. C'est lui qui ouvre la représentation par une interpellation du public hors-piste et hors scène. Téléphone portable à la main, il fait entendre une chanson des Stranglers, groupe britannique (explique-t-il) qu'ont inspiré le viol et l'assassinat d'une jeune femme par un étudiant japonais, acharné au point de manger le corps de sa victime.

Cette évocation du cannibalisme vient à point. Elle nourrit une métaphore qui éclaire la dynamique du spectacle. Alors qu'elle s'attaque à une icône de la littérature dont l'écriture défie l'incarnation comme la théâtralité, Emilie Charriot ne se laisse pas dévorer par la vénération durassienne. En quelques minutes, elle foule aux pieds la plupart des didascalies de la romancière. La représentation

de *L'Amante anglaise*, qui devrait *« être sans décor aucun, sur un podium avancé, devant le rideau de fer baissé, dans une salle restreinte »*, se déroule loin du podium, sans rideau de fer et dans une vaste salle.

Effets d'attente

La scénographie n'est pas innocente. Un carré de néons d'intensités variables est suspendu dans les airs. Au-dessous se trouve la scène. En son centre, deux chaises se font face sur un revêtement blanc : ces trois cadres qui n'en forment qu'un seul attirent l'attention. C'est là que siège l'espace du jeu et de la profération. Sauf que ce ring sera accaparé par une protagoniste triomphante : Dominique Reymond, qui s'y pose pour ne plus en bouger, alors que ses partenaires semblent n'être que de passage sur ces mètres carrés. Nicolas Bouchaud en tee-shirt et en pull arrive par la coulisse pour se positionner au pied des spectateurs. Laurent Poitrenaux, en chemise, est assis parmi le public. Ils évoluent en périphérie.

Jouer cette pièce implique de la déjouer pour éviter les pièges qu'elle tend aux interprètes. Le texte de Marguerite Duras (qui trouve sa source dans un fait divers réel) est retors. Il multiplie les effets d'attente et condamne les deux personnages masculins à n'être que des prologues. Pierre Lannes, parce qu'il est simple témoin, l'Interrogateur, parce qu'il est une suite de questions.

Dominique Reymond dans « L'Amante anglaise », d'Emilie Charriot, au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse), en novembre 2024. SEBASTIEN AGNETTI

Mais la metteuse en scène prend le contrepied de la dramaturgie en ne réduisant pas ces hommes au rang de faire-valoir. Les acteurs marchent, ils s'agitent, ils ressentent, ils existent. Poitrenaux dans une expressivité indignée, Bouchaud dans ses silences vigilants. Aucun ne déserte le champ de la puissance et tous deux cherchent à plier Claire Lannes à leurs définitions et visions. Son émancipation n'en est que plus éclatante.

Stature d'héroïne

Lorsqu'elle surgit enfin, Claire Lannes impose sa stature d'héroïne. Si Duras élabore un drame qui se soucie des possibles de la fiction plus que de la vérité des événements, Emilie Charriot s'empare de cette pseudo-enquête pour accoucher d'une subjectivité féminine impérieuse. La meurtrière assume ses actes. Elle écrit seule son histoire. Ni son mari, ni l'Interrogateur ne seront parvenus à la cannibaliser.

Dominique Reymond arrive en robe noire. Elle s'assoit de profil. Son visage est pâle et ses cheveux tirés. La salle retient son souffle. Un mot, un seul et le pouvoir change de camp. L'actrice inscrit d'emblée Claire Lannes hors de portée des desseins (et dessins) masculins. L'actrice ne dit pas son texte, elle le plante. Chacun des mots est un clou sur lequel s'abat le marteau de sa voix. Elle fait sourire et rappelle Zouc, quand elle soupire, un ange passe, si elle durcit le ton, on frissonne. Elle se dérobe à la prise et aux assignations.

Lorsqu'elle se lève, l'Interrogateur, inquiet, s'éloigne. Le mari apeuré rôde en fond de plateau. Elle est d'un bloc et pourtant traversée par mille ironies, mille secrets, mille lucidités. Elle n'avouera jamais où elle a mis la tête coupée de sa cousine sourde-muette. Elle n'est pas dominée, elle domine. *« Je n'étais pas assez intelligente pour l'intelligence que j'avais »* : dans le silex de la parole, Duras a taillé une pensée sur mesure pour une femme démesurée. Vaincu, Nicolas Bouchaud se couche dans la posture d'un individu tué d'une balle de revolver. Dans le rôle de Claire Lannes, Dominique Reymond vise juste et touche sa cible. A bout portant.

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras. Théâtre de l'Odéon, Paris 6e. Mise en scène Emilie Charriot. Avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond. Jusqu'au 13 avril.

Joëlle Gayot

Libération

Théâtre

«L'Amante anglaise» à l'Odéon, Emilie Charriot sur les mystères de Duras

Article réservé aux abonnés

Adaptation du grand texte de l'écrivaine française, inspiré d'un fait divers au mitan du XXe siècle, la pièce d'Emilie Charriot, à la mise en scène inquiétante et piquée d'humour noir, retrace l'interrogatoire d'une femme accusée d'un meurtre aux motifs insaisissables.

L'espace scénique de «l'Amante anglaise» est conforme à ce que voulait Duras : un plateau nu, avec deux chaises qui se font face. (Photo /Sébastien Agnetti)

par Philippe Lançon
publié le 25 mars 2025 à 14h26

En 1949, une femme nommée Amélie Rabilloud tue à coups de marteau son mari, puis le dépèce et répand peu à peu les morceaux à Savigny-sur-Orge, dans l'Essonne, tout en allant faire comme d'habitude des ménages. Trois ans plus tard, Marguerite Duras lit dans *le Monde* le compte rendu de son procès par le chroniqueur Jean-Marc Théolleyre : «*Sous la morne lumière de la salle des assises de Versailles, Amélie Rabilloud vient d'entrer. Elle n'a rien pour elle que son insignifiance. Tout est médiocre, pauvre, ingrat : les cheveux au teint de cendre, le regard passif sous des paupières épuisées, la joue sans relief et, sous la peau jaunâtre, contre l'oreille, ce muscle qui périodiquement se contracte comme un tic. Dès l'entrée, on devine que cette accusée sera maladroite, qu'elle ne saura pas répondre, que sous ce crâne affolé une seule idée simpliste doit tournoyer.*» Une débile, une folle ? Jamais elle ne sera capable d'expliquer son crime. Elle dit une fois qu'elle n'en pouvait plus, ni de l'homme ni de sa vie. Un jour, montrant un marteau, il lui a dit qu'elle avait le crâne si fragile qu'il pourrait le lui casser. C'est ça, dit-elle, qui lui a donné l'idée d'utiliser l'outil. Elle a pris du gardénal dans les jours qui ont suivi le meurtre. Sinon, rien. Mais lui a-t-on posé les bonnes questions ?

Il n'est pas inutile d'avoir ce portrait – cette trace sociale – en tête quand, dans la seconde partie de *l'Amante anglaise*, la pièce de Marguerite Duras, Dominique Reymond entre en scène à l'Odéon, assise dans une demi-pénombre. Elle incarne le personnage de Claire Lannes que Duras a développé et inventé à partir de celui d'Amélie Rabilloud. Duras avait écrit une première pièce, *les Viaducs de Seine-et-Oise*, en 1960, puis, en 1967, un roman, *l'Amante anglaise*, dont elle va aussitôt concentrer le propos en créant cette pièce. Claire Lannes est une femme qui a vécu jadis à Cahors un chagrin d'amour, qui a épousé ensuite un homme, Pierre Lannes, et qui passe sa vie dans son jardin, seule, muette, immobile, face à de la menthe anglaise qu'elle écrit l'amante anglaise. Dominique Reymond en fait une mouette sans âge et qui les a tous, vieille dame et fillette toute en noir, inquiétante et rétrécie dans sa peau de chagrin. Après avoir dit ses phrases qui révèlent tout et n'expliquent rien, elle se retourne vers le public avec un étrange sourire, une grimace entre comique et douleur, entre absence et présence, et ce visage peint en blanc, presque comme celui d'un clown, qui tend un masque à ceux qui tâchent de la comprendre : nous, les rationnels, les bourgeois. Lorsqu'on a vu, comme l'auteur de ces lignes, ce personnage incarné par Madeleine Renaud puis Ludmila Mikaël, il est difficile de s'adapter à ce masque ; mais il faut bien reconnaître la redoutable et efficace ambiguïté de la comédienne, son sens tragique de la comédie ; car *l'Amante anglaise* est aussi une comédie, avec ses pointes d'humour noir – ses aiguilles plantées dans la chair du mystère.

Ecouter sans voir

A propos d'Amélie Rabilloud, l'article de Théolleyre concluait : *«Le procureur a essayé de voir dans son crime un geste d'intérêt, on ne sait trop pourquoi. Les premiers témoins – policiers, psychiatres – sont revenus confirmer l'étrange état de cette femme hyperémotive, simpliste, devant tous ces problèmes qui la dépassent, débile mentale que l'on essaye de juger.»* Quinze ans plus tard et aujourd'hui encore, Claire Lannes, créature de fiction, répond à tous ces experts, à nous tous : *«Ils vont tous dire que je suis folle maintenant. Qu'ils disent ce qu'ils veulent, eux ils sont de l'autre côté du monde.»* Et il semble clair, soudain, que ce personnage a déteint sur le mémorable et scandaleux portrait en criminelle que fit l'écrivaine, en 1985, de Christine Villemin, la mère du petit Grégory. Un fait divers avait inspiré sa fable ; sa fable a déteint sur un autre fait divers.

«L'Amante anglaise» est aussi une comédie. (Photo /Sébastien Agnetti)

Maintenant, le mari, Pierre Lannes. Dans l'affaire Rabilloud, c'était le mort. Il était donc muet. Dans le roman et dans la pièce, ce n'est pas lui que sa femme a tué : c'est la cousine sourde-muette de celle-ci, ce *«gros tas de viande sourde»* qui vivait avec eux et leur servait de bonne depuis vingt ans. Duras a expliqué qu'elle voulait qu'il s'exprime, qu'on l'entende, cet homme qui représente ce qu'elle n'aime pas. En 1968, féminisme et politique obligent, l'écrivaine affirme que Pierre Lannes est *«nationaliste, sentimental, un logicien, fourbe, jésuite»,* un exemplaire de *«la petite bourgeoisie française, morte vive dès qu'elle est en âge de penser».* Heureusement, un grand texte est toujours

plus riche et plus ouvert que les interprétations politiques que chacun, y compris l'auteur, peut en donner. Laurent Poitrenaux, avec sa voix chantante et sa présence anguleuse, fait don à son personnage de cette richesse, là aussi presque comique : mélange incertain de mesquinerie, de colère et d'inquiétude, cet homme sans imagination, incapable de saisir l'imagination de sa femme, laquelle dit de lui assez justement qu'il est *«trop intelligent pour l'intelligence qu'il a»,* est lui aussi entraîné vers le fond, comme soumis malgré lui au règne d'une femme et d'un acte qu'il s'interdit d'explorer. D'abord installé dans le public, au milieu, rang J, il est l'un d'entre nous, et les gens des premiers rangs ne cessent de tourner la tête pour mettre un visage et un corps sur cette voix qui leur tombe dessus. Pour éviter le torticolis, il est conseillé d'écouter sans voir. Enfin il sort du rang, comme un conscrit en révolte, au moment où il reconnaît qu'il a trompé sa femme, et descend peu à peu vers la scène et celui qui l'interroge. On entend de mieux en mieux sa plainte, sa façon presque enfantine de se rebiffer contre les questions. Il n'a jamais compris ni cherché à comprendre sa femme. Il n'a pas cherché à l'écouter (son dernier cri à elle sera : *«Ecoutez-moi !»*). Il s'est accommodé comme tant d'hommes d'une situation qui, somme toute, lui convenait, et maintenant, le voilà sans doute prêt à recommencer, ailleurs, avec une autre femme et une autre bonne, la même vie sourde et cloisonnée. L'interrogateur conclut en lui disant : *«Vous avez dû rêver de la fin d'un monde. C'est-à-dire du recommencement d'un autre. Mais qui vous aurait été donné.»*

Grande carcasse délicate

L'interrogateur est l'une des grandes trouvailles du texte : clé de voûte d'un édifice ferme et flottant, tout en clair-obscur, bâti par le mouvement autour du secret. Ce n'est ni un flic, ni un juge, surtout pas ça insistait Duras, ni un journaliste qui se prendrait, comme c'est souvent le cas, pour l'un ou l'autre. Il flotte et va et vient comme il veut entre la scène et le public, Duras insistait sur ce point. Sa place est indéterminée, suspendue à la parole de ceux qu'il interroge. C'est ainsi qu'il a peut-être une chance d'approcher des réponses que la société n'aura pas. Les psychologues, les sociologues, le public, tout le monde reste en effet à la porte de la maison des Lannes, à la surface du texte. L'interrogateur n'obtient pas non plus les réponses, mais lui, au moins, pénètre dans l'antichambre. Duras disait qu'il est *«désespéré»* par Claire Lannes, *«par elle, pour elle – il a la lenteur du désespoir, celle, religieuse, d'un croyant».* Mais en quoi croit-il ? Nicolas Bouchaud, avec son ironie et sa puissance ambiguë, sa grande carcasse délicate d'où jaillissent deux étincelles civilisées et un peu diaboliques, le met à juste distance entre curiosité et renoncement.

L'espace scénique est conforme à ce que voulait Duras : un plateau nu, avec deux chaises qui se font face, où rien ne doit faire obstacle à une parole qu'on cherche et qu'on ne trouve pas. Le couple Lannes a quelque chose de moins retenu et de plus expressionniste que dans les interprétations canoniques : on donne au comique et au trait ce qu'on a retiré au silence. C'est un choix dynamique, qui se défend. La metteuse en scène Emilie Charriot a aussi ajouté un préambule et effectué une substitution au texte. Substitution : un entretien sur la mort de Duras avec des enfants, réalisé en 1967 pour France Culture, à la place d'une bande où l'interrogateur fait écouter à Claire Lannes les voix des époux face à un policier. Préambule : une chanson des Stranglers et une allusion au japonais cannibale qui, en 1981, tua et mangea une jeune étudiante néerlandaise. Rendu au Japon trois ans plus tard, il devint plus tard une vedette médiatique. Il est mort en 2022, à 73 ans. Quant à Amélie Rabilloud, Duras écrivait qu'après une peine *«considérablement écourtée»,* elle était revenue vivre dans sa maison de Savigny-sur-Orge, où on la voyait dans les rues, à un arrêt de bus : *«Toujours elle était seule. Un jour on ne l'a plus vue.»*

L'Amante anglaise **mise en scène d'Emilie Charriot, au Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, 20 heures. Jusqu'au 13 avril.**

https://www.liberation.fr/culture/lamante-anglaise-a-lodeon-peut-etre-quetre-acteur-cest-laisser-les-fantomes-agir-un-peu-malgre-soi-20250320_2QT4WAS3VRFYBGTOQCPKE2VCVA/

Entretien

«L'Amante anglaise» à l'Odéon : «Peut-être qu'être acteur, c'est laisser les fantômes agir un peu malgré soi»

Article réservé aux abonnés

Partenaires de jeu dans la mise en scène d'Emilie Charriot, Dominique Reymond, Laurent Poitrenaux et Nicolas Bouchaud reviennent pour «Libération» sur le déroulement des répétitions et le plaisir de jouer Duras.

Dominique Reymond, Laurent Poitrenaux et Nicolas Bouchaud, le 13 mars à Paris. (Camille McOuat/Libération)

par Anne Diatkine
publié le 20 mars 2025 à 15h54

Certaines pièces se passent de tout sauf des acteurs. C'est le cas de *l'Amante anglaise* de Marguerite Duras, créée pour et avec Madeleine Renaud en 1968, et jouée, ce printemps, dans une mise en scène de la comédienne franco-suisse quadragénaire Emilie Charriot avec, ô bonheur absolu, trois géants du théâtre public : Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond. Ils n'avaient jamais participé à un même spectacle.

La pièce est un écrin pour elle, Claire Lannes, qui a tué sans qu'elle ne sache pourquoi sa cousine sourde et muette Marie-Thérèse Bousquet. Pour elle, pour eux, pour nous les spectateurs – car on est actifs – il s'agit de s'approcher de l'énigme du meurtre. *«Crime communautaire»,* disait Marguerite Duras pour parler des gestes tragiques dont *«tout le monde est responsable parce que tout le monde est responsable de la folie criminelle : si son entourage en avait eu l'intelligence, le crime n'aurait pas eu lieu».* Dans *l'Amante anglaise*, la dramaturge ne juge jamais la meurtrière qu'elle invente à partir d'un fait divers de décembre 1949, qui la passionna tant qu'elle écrivit trois versions de l'histoire. Dans le crime réel, une femme a tué son mari. Dans *l'Amante anglaise*, l'assassinat est donc celui de la tierce personne, handicapée qui supplée à l'absence de talent culinaire et ménager de l'épouse.

Sur scène, il n'y a que la pure présence des acteurs et les mots de Duras. Laurent Poitrenaux joue le mari, Nicolas Bouchaud interroge avec une obstinée sagacité sans jamais que sa fonction sociale – juge, procureur, médecin, journaliste, ou alter ego de Duras – ne soit explicite. Claire Lannes advient, sort du noir profond, et l'exceptionnelle Dominique Reymond vampe le plateau. Ce jeudi matin, on s'est donc donné rendez-vous chez l'un des membres du trio. Il y a de la lumière (beaucoup), du café (très bon), et des papiers griffonnés que Nicolas Bouchaud a préparés, ainsi qu'une archive de Duras de 1969 mise en lumière sur le site l'INA : «On casse tout et on recommence» où Duras rompt les amarres merveilleusement. Nous dira-t-il ce que contiennent ces papiers ? *«Ça dépend de la question.»*

Dans ce spectacle dont les péripéties tiennent au langage, avez-vous une phrase motrice ou fétiche ?

Laurent Poitrenaux : Après un silence, Pierre Lannes : *«Il faut bien, une fois dans sa vie, répondre.»* C'est un peu énigmatique, mais cette phrase me frappe à chaque fois. Et sinon, son évocation de sa femme, Claire Lannes : *«Elle me fait penser à un endroit sans porte où le vent passe et emporte tout.»* On ne peut pas s'attendre à ce qu'une telle remarque sorte de la bouche de cet homme pragmatique, qu'on a vite fait de qualifier de borné. C'est comme dans la vie, quand tout d'un coup, quelqu'un dit une phrase incroyable, alors qu'on avait figé cette personne dans un stéréotype.

Dominique Reymond : J'aime toutes les phrases de Claire Lannes, chacune apparaît comme un titre possible de la pièce, on a envie de les encadrer. Mais il y en a une, toute simple, que tu dis, Laurent, et que j'ai envie de m'approprier : *«On dirait que je viens de me réveiller.»*

Nicolas Bouchaud : J'adore cet échange entre l'interrogateur et Claire Lannes : *«Vous ne savez pas pourquoi vous l'avez tuée ?»* Au bout d'un temps long : *«Je ne dirais pas ça. Ça dépend de la question.»* Et lui : *«On ne vous a jamais posé la bonne question sur le crime ?»* C'est merveilleux, car cela montre que toute la pièce, plutôt que de faire dire les bonnes réponses, consiste à trouver les bonnes questions. Aujourd'hui, on est beaucoup dans une littérature de la confession, de l'aveu. Ces livres sont là pour dévoiler ce qui a été. Duras fait le chemin inverse. Il ne s'agit pas de dénoncer quoi que ce soit. Mais à travers la folie de Claire Lannes de voyager dans les ténèbres. *«On n'explique pas les ténèbres, bien sûr, ce qu'on peut faire, c'est de les circonscrire, de laisser aux ténèbres la part qui leur revient»,* a-t-elle écrit dans un article intitulé «Horreur à Choisy-le-Roi» publié dans *France-Observateur,* à propos d'une autre femme meurtrière.

Vous jouez tous les trois dans un espace sans décor et la scénographie précise de Yves Godin. Mais vous, Dominique, avec vos cheveux tirés en arrière, votre robe noire, la position de vos pieds, la manière dont vous devenez Claire Lannes, vous êtes… Zouc.

D. R. : Je n'y ai pas pensé une seconde mais vous tombez pile ! Zouc, c'est mon idole depuis toujours. Elle m'obsède depuis quarante-cinq ans. Après l'avoir vue sur scène, je ne vivais que par elle, je l'imitais, je connais tous ses sketchs. On n'a pas du tout la même vie mais je me suis identifiée à son esprit légèrement décalé. Récemment, je suis allée la voir en Suisse. C'était très impressionnant. Pendant quarante-cinq ans, vous pensez à quelqu'un et tout d'un coup, vous la voyez en vrai…

Qu'est-ce qui vous happe chez elle ?

D. R. : Elle n'imite pas le bébé, la vieille dame, l'enfant. Ce sont le bébé, la vieille dame, l'enfant qui prennent la tête de Zouc. Elle devient ce qu'elle imite. C'est complètement fou. On ne peut même plus parler de sens de l'observation.

On a ce même sentiment en vous voyant sur scène…

L. P. : Peut-être parce que Claire Lannes a quelque chose de Zouc. Duras fait dire à Pierre Lannes qu'elle devenait sa cousine plus qu'elle ne l'imitait.

D. R. : La période des répétitions est le moment de ma vie où j'ai le moins pensé à Zouc. Tout se passe comme si la mémoire inscrite dans le corps s'exprimait sans qu'on le décide. Peut-être qu'être acteur, c'est décider de ne rien décider et laisser les fantômes agir un peu malgré soi. La mémoire ancienne des gens qu'on a aimés toute sa vie surgit sur le plateau. J'aime beaucoup que ce qui nous traverse sur scène ne soit pas le fruit d'une décision.

Comment avez-vous travaillé avec Emilie Charriot ?

L. P. : Il est tout de suite apparu qu'il fallait parler beaucoup, de tout et n'importe quoi pour trouver la pièce. Se raconter des tas d'histoires, passer du coq à l'âne, un peu comme Duras.

D. R. : Ça m'a marquée, cette manière de faire. Il y aura un avant et un après Emilie Charriot, car je n'ai jamais autant parlé de ma vie, de la pièce, de moi, tout mêlé. D'ordinaire, les discussions à la table avant de commencer à jouer sur le plateau m'ennuient horriblement. Mais avec *l'Amante*, Emilie m'offrait la possibilité de montrer un peu le bout de mon nez. Dans le travail préparatoire, d'habitude, il est toujours question du rôle, de la dramaturgie. Pendant les répétitions, je racontais n'importe quel micro-événement et on m'écoutait. Ce qui me faisait poursuivre sur une autre anecdote qui n'a apparemment rien à voir avec le travail. Tout à coup, Emilie, Nicolas et Laurent m'offraient un espace de parole que je n'ai jamais eu de ma vie. Ça m'a donné des ailes.

N. B. : Malgré tous les très grands metteurs en scène avec qui tu as travaillé ?

D. R. : Oui, à quelques exceptions près. Parce que finalement, ce sont toujours les metteurs en scène qui parlent. Parfois, un dramaturge invité prend la parole. Je suis rouge foncé, les oreilles violettes, à me dire : «il va falloir montrer qu'on est intelligent». Et donc je me prépare en amont, j'ai le cœur qui commence à battre la chamade, et sort une phrase qui n'a pas du tout la forme que j'avais envisagée et qui met tout le monde très mal à l'aise…. La manière d'opérer d'Emilie a un autre avantage : on n'est pas dans le brasier, dans le réacteur, on commence à côté. Si bien que quand on va dans le feu du plateau, c'est insensiblement. Cette périphérie m'a fait un bien fou. Parce que quand on saute dans le brasier immédiatement, ça fait vraiment peur.

N. B. : Quand tu dis «être dans le brasier», est-ce que cela signifie «être mis en demeure de montrer qu'on est dans le rôle ?»

D. R. : Oui ! On nous demande si souvent de prouver quelque chose. Devant tout le monde, il faut prouver, venir avec ses compétences. Et là, tout d'un coup, il n'y avait rien à prouver.

Avez-vous le même sentiment ?

N. B. : Non, je suis enseveli sous ma propre parole sur tous mes projets !

L. P. : Je parle très peu en répétitions. D'ailleurs, je préviens les metteurs en scène car mon silence peut créer un peu de paranoïa. J'engrange, j'écoute. Là, il y avait du dialogue, en raison aussi de ce qu'est Duras qui fait feu de tout bois : la littérature, le journalisme, la politique, l'amour, y compris charnel. La lecture de la biographie de Laure Adler m'a ouvert un paysage que je ne soupçonnais pas. Sur le plateau, je savais qu'il faudrait répéter par traversées, et non s'arrêter toutes les deux ou trois répliques. Ça n'aurait pas marché.

D. R. : Parfois on échangeait nos rôles. J'ai fait l'interrogateur tandis que Nicolas était Claire Lannes. J'ai a-do-ré te faire très méchant.

N. B. : Si j'avais été plus rapide dans l'apprentissage du texte, on aurait pu, avec Laurent, s'amuser à inverser la distribution chaque soir. La pièce s'y prête. La raison fondamentale qui fait que ce projet existe, c'est qu'on avait envie de jouer ensemble pour confronter nos expériences. Elles cimentent le projet.

Vous avez rarement l'occasion de partager vos expériences ?

N. B. : Jamais. J'adore quand Dominique raconte Antoine Vitez. C'était aussi important que de parler de nos rôles.

L. P. : Nous réunir, c'était nous permettre d'observer, de manière presque artisanale, comment tel problème est abordé par la face nord, ou bouturé ainsi. D'un coup, l'intuition est née qu'il fallait que les spectateurs voient Nicolas en premier sur scène.

N. B. : Laurent précise ce détail car dans les mises en scène précédentes de *l'Amante anglaise*, l'interrogateur est toujours dans la salle avec les spectateurs et il le reste quasiment jusqu'au bout.

Nicolas, vous jouez le seul personnage qui ne se livre pas du tout. Le seul qui soit absolument sans signe distinctif. On ne sait rien de vous.

N. B. : Je ne parle qu'à travers des questions adressées à Pierre et à Claire Lannes. Au début, je ne comprenais pas très bien pourquoi je sortais de chaque filage comme après une course de fond, alors que physiquement, on ne bouge pas beaucoup. Mais, écouter simplement les réponses, c'est tout un travail, qui ne vous libère jamais de rien, puisque vous n'exprimez pas vraiment votre point de vue. Je suis obligé chaque soir d'être très attentif à la salle, car les spectateurs sont l'un des acteurs de la pièce. Dans cette pièce je suis, en partie, le garant de la façon dont ils écoutent le spectacle.

N'est-ce pas ce que vous faites systématiquement quel que soit le spectacle, Nicolas ?

N. B. : Sauf que dans cette pièce, c'est le seul boulot que j'ai à faire. Rien d'autre.

D. R. : Tu crées le nœud du tapis qu'on va tisser. Nicolas a une façon particulière d'adresser du texte au public, sans y mettre aucune intention. Souvent quand on est dans la salle, et que l'acteur nous parle, on se sent coupable, on se dit qu'on a tort de penser ce qu'on pense. Avec Nicolas, jamais.

Jouer cette pièce vous interroge-t-il sur la conception très moralisatrice qu'on a aujourd'hui de la culpabilité ?

L. P. : Alléluia ! Quand j'ai terminé la lecture de la pièce, je me suis dit : on est dans des zones où trancher va être compliqué. C'est ma fierté d'acteur que de ne pas assigner.

D. R. : Duras dit que le crime s'invite chez quelqu'un, il commet son acte et disparaît, laissant la personne criminelle complètement désemparée. Je crois beaucoup au passage, à l'art qui traverse les gens, au jeu qui traverse les acteurs, on est les réceptacles de tout, y compris du crime.

N. B. : Elle est étonnante, cette pièce. Elle commence au moment où le drame a déjà eu lieu. Il n'y a pas de situation. L'enquête ne se passe pas dans un café, ni dans une institution judiciaire, ni à l'hôpital, ni dans aucun lieu concret. C'est une parole qui ne peut s'exprimer… qu'au théâtre.

L'Amante anglaise **de Marguerite Duras, mise en scène Emilie Charriot, du 21 mars au 13 avril au théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier (75017).**

Les Echos

CRITIQUE

« L'Amante anglaise » portée par un trio de choc au Théâtre de l'Odéon

Emilie Charriot signe une version pressée de la pièce de Marguerite Duras inspirée d'un fait divers tragique. Un spectacle tout en tension, transcendé par trois interprètes d'exception : Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond dans le rôle de l'énigmatique meurtrière.

Ajouter à mes articles Commenter Partager Spectacles & Musique

Dominique Reymond incarne une Claire Lannes sidérante, mélange de malice provocatrice, de fausse lucidité et de vraie folie. (© Sébastien Agnetti)

Par Philippe Chevilley
Publié le 26 mars 2025 à 15:00 Mis à jour le 26 mars 2025 à 15:15

A Paris, cinq mois après la production du théâtre de l'Atelier, « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras (1968) est à l'affiche de l'Odéon-Berthier dans une nouvelle version choc. Ayant découvert les deux spectacles, on a l'impression d'avoir vu deux pièces différentes. Cela tient à la richesse extrême de l'oeuvre de Duras, thriller existentiel librement inspiré d'un fait d'hiver horrible. Mais aussi et surtout aux regards divergents des metteurs en scène.

Alors qu'à l'Atelier, Jacques Osinski orchestrait de manière feutrée, sur le fil de l'abstraction, l'histoire de cette femme, Claire Lannes, coupable d'avoir tué et dépecé sa cousine sourde et muette sans mobile apparent, Emilie Charriot nous livre à Berthier une version plein feux, nerveuse et immersive du drame. Les deux parties qui mettent en scène un mystérieux Interrogateur questionnant d'abord Pierre, le mari de la meurtrière, puis Claire, condamnée à la prison ou à l'asile, sont menées tambour battant.

Au début, l'Interrogateur, au bord de la scène, pose ses questions au mari assis au milieu du public. Les spectateurs se retrouvent ainsi acteurs-témoins de cette quête impossible : expliquer pourquoi Claire Lannes a massacré Marie-Thérèse Bousquet. La salle reste souvent éclairée. Sur la scène aux

allures de ring, les personnages s'affrontent sous un spectaculaire carré de néons blancs. Une esthétique de la tension.

Sidérante Dominique Reymond

A l'Atelier, la distribution menée par Sandrine Bonnaire était de haut vol. A l'Odéon, le trio d'acteurs s'avère tout aussi stratosphérique. Nicolas Bouchaud conduit son interrogatoire avec une détermination farouche, au bord de l'exaspération, porte-parole effrayé/effrayant d'un public déboussolé. Laurent Poitrenaux fait merveille dans le rôle du mari, mâle arrogant vidé de sa substance.

Bientôt, c'est Dominique Reymond qui concentre tous les regards. La comédienne compose une Claire Lannes sidérante, mélange de malice provocatrice, de fausse lucidité et de vraie folie. Plus elle fait mine de se dévoiler, avec une gouaille tragique, plus elle nous perd. Dans cette mise en scène pressée, la violence et la désespérance du monde suggérées par Marguerite Duras nous parviennent par flashes.

On sort sonné de cette « Amante anglaise » - jeu de mots sur la menthe anglaise, plante préférée de la meurtrière. Surtout quand on rouvre son téléphone portable et qu'on tombe sur des « alertes » relatives à l'affaire du petit Emile. Ces faits divers qui nous bouleversent et nous échappent en disent long sur la part sombre et l'absurdité de l'existence. C'est ce qu'essaie de nous dire Duras dans son théâtre.

L'AMANTE ANGLAISE

Théâtre

de Marguerite Duras, mise en scène d'Emilie Charriot, au théâtre Odéon-Berhier , jusqu'au 13 avril. 1 h 40

Philippe Chevilley

Culture

Dominique Reymond, sensationnelle dans *L'Amante anglaise*

Par **Nathalie Simon**

Publié le 27 mars 2025 à 15h40

Dominique Reymond, dans *L'Amante anglaise*. *Sebastien Agnetti*

CRITIQUE - La comédienne, nommée aux Molières pour sa performance, porte à bout de bras le texte de Marguerite Duras dans la mise en scène d'Émilie Charriot aux Ateliers Berthier.

Un carré géométrique immaculé, deux chaises face à face, le fond du plateau des Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe à nu. On s'apprête à assister à un combat. Côté jardin, debout près du premier rang, Nicolas Bouchaud observe le public, saisit son téléphone portable, fixe de nouveau les gens avant d'appuyer sur une touche.

Le comédien raconte alors un fait divers qui se déroula en 1981. Un Japonais tua, découpa une étudiante néerlandaise et la mangea. Puis il parle de Claire Lannes. Cette femme a toujours reconnu qu'elle avait assassiné sa cousine sourde et muette, dispersé des parties de son corps dans un train de marchandises qui passait à Viorne. Mais elle n'a jamais dit pourquoi et où elle avait caché la tête.

Les mystères de l'âme humaine

Marguerite Duras s'est longuement penchée sur un fait divers survenu en 1949 à Savigny-sur-Orge pour écrire *L'Amante anglaise* (1967). Après la mise en scène en demi-teinte de Jacques Osinski incarnée par Sandrine Bonnaire au Théâtre de l'Atelier à l'automne dernier, Émilie Charriot s'empare à son tour de l'œuvre avec la virtuosité d'un Simenon et le désir premier de faire entendre le texte. *« Sans décors ni costumes »,* avait indiqué l'écrivain qui avait rebaptisé son livre *Le Théâtre de l'Amante anglaise* en 1991. Son souhait est respecté. Les mots, les non-dits et les silences sont d'une importance capitale ici.

Dans la première partie, Nicolas Bouchaud, singulier Interrogateur, questionne d'abord Pierre Lannes, alias Laurent Poitrenaux (très juste) assis au milieu du public. L'homme n'a *« rien vu »*. Dans la seconde partie, cheveux attachés, visage pâle, en robe noire, Dominique Reymond entre sur le ring. Tout le monde l'attend. Claire Lannes est incapable d'expliquer son crime. L'Interrogateur n'a de cesse d'apprendre la vérité, de trouver les pièces manquantes du puzzle.

La salle est saisie par l'interprétation d'un trio hors pair, en particulier celle de Dominique Reymond. Elle vient d'ailleurs d'être nommée pour le Molière de la meilleure actrice. Fine mouche au sourire ambivalent, elle semble jouer avec l'Interrogateur, le provoquer, se moquer de lui. Derrière la brindille brune, la complexité de Claire Lannes face à son crime, détachement et bonne foi mêlés, est tangible.

Au bord d'une folie douce, inquiétante, elle tourne de temps à autre une tête d'oiseau vers les spectateurs, mais demeure une énigme. Le parti pris d'Émilie Charriot - sa direction d'acteurs, au plus près des intentions de Marguerite Duras - permet d'approcher les mystères de l'âme humaine. C'est fort !

« L'Amante anglaise », jusqu'au 13 avril, Ateliers Berthier (Paris 17^{e}).

Presse écrite FRA

Le Canard enchaîné

Edition : **26 mars 2025 P.7**

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **N.C.**

Journaliste : **Jean-Luc Porquet**

Nombre de mots : **355**

Le Théâtre

L'Amante anglaise

(L'âme du crime)

CLAIRE LANNES a tué sa cousine, une grosse femme sourde et muette de naissance qui vivait chez elle. Elle l'a coupée en morceaux, qu'elle a jetés dans les trains de marchandises qui passaient sous un viaduc. Puis elle s'est dénoncée. Son mobile ? Elle dit ne pas en avoir. Est-elle folle ? Créée en 1968, inspirée d'un fait divers de 1949 qu'elle a réinventé à sa manière, modifiant les lieux, l'identité de la victime, le statut social des protagonistes, cette pièce est l'une des plus novatrices de Marguerite Duras. Rien d'un exercice de style. Devant nous, sur un podium blanc où seules deux chaises se font face, se tient l'Interrogateur. Policier, psychiatre, journaliste ? On ne le saura pas. Il interroge d'abord le mari, longuement. Puis la meurtrière, longuement.

Dirigés d'une main sûre par la metteuse en scène Emilie Charriot, les trois acteurs fascinent. Leurs échanges débordent de fulgurances et d'opacité et de trouble et de non-dits. Nicolas Bouchaud d'abord, en Interrogateur qui passionnément interroge, s'interroge, écoute, et nous observe d'un œil scrutateur et ironique. Laurent Poitrenaux, ensuite, qui joue l'insaisissable mari. Sa voix surgit du public. « *Physiquement, elle me plaisait beaucoup. Je peux dire que j'étais fou d'elle de ce point de vue. Ça m'a sans doute empêché de voir le reste. – Le reste ? – Son caractère tellement bizarre, sa folie.* » Lui et sa femme ne se parlaient plus depuis longtemps.

Vient, enfin, la stupéfiante Dominique Reymond, tout de noir vêtue. Cette meurtrière aime parler, beaucoup. D'Alfonso le coupeur de bois, de la viande en sauce, qu'elle déteste, d'un homme de Cahors qu'elle a follement aimé, un bonheur qui « *a débordé sur toute* [s]*a vie* », du banc de pierre où elle allait s'asseoir chaque jour. Elle bouleverse, avec sa part d'insondable, ces ténèbres qui n'appartiennent qu'à elle. Dans ce faux polar où tout est connu d'avance, le crime, le criminel, les circonstances, seul manque l'essentiel : la raison, l'explication, la révélation finale. Ici, personne ne juge personne.

C'est très beau, vertigineux, d'une mystérieuse évidence.

Jean-Luc Porquet

● Aux Ateliers Berthier-Odéon Théâtre de l'Europe, à Paris, jusqu'au 13/4.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Les Inrockuptibles

Dans "L'Amante anglaise" de Marguerite Duras, Dominique Reymond incarne une meurtrière sereine

par **Fabienne Arvers**
Publié le 7 avril 2025 à 12h00
Mis à jour le 7 avril 2025 à 12h01

Dominique Reymond - L'Amante anglaise © Sebastien Agnetti

Émilie Charriot adapte avec subtilité "L'Amante anglaise" de Marguerite Duras, roman inspiré d'un sombre fait divers de la fin des années 1940.

Lors d'une enquête, on cherche à réunir des faits, des indices, des preuves à même de tracer le crime. Dans *L'Amante anglaise*, Marguerite Duras cherche à frôler d'aussi près que possible l'inexplicable, à saisir ce qui échappe à la raison : le bond ultime du passage à l'acte.

Dans la réalité, il s'agit d'un fait divers. En 1949, à Savigny-sur-Orge, Amélie Rabilloud assassine son mari et le coupe en morceaux qu'elle disperse, ici et là, notamment dans des trains de marchandise. Lors de son procès, elle sera incapable d'expliquer son geste. Le reconnaître, oui, lui donner une raison, non.

Un mystère insondable

L'attraction de Marguerite Duras pour les faits divers découle de ce désir impérieux d'approcher l'insondable. De vouloir le cerner pour essayer de le comprendre. De dépiauter une vie pour en saisir le mécanisme. Pour ce crime-là, Duras s'y prend à plusieurs reprises : sous la forme de deux pièces de théâtre successives (*Les Viaducs de la Seine-et-Oise*, 1960 et *Le Théâtre de L'Amante anglaise*, 1991), entrecoupées d'un roman (*L'Amante anglaise*, 1967). Un passage à la fiction assumé qui modifie le meurtre initial et ses protagonistes. La femme se nomme Claire Lannes et tue sa cousine, sourde et muette. Répondant aux questions de l'interrogateur (Nicolas Bouchaud), le mari (Laurent Poitrenaux) puis l'épouse (Dominique Reymond) cherchent, au-delà des faits, à percer le mystère des affects au moyen de la pensée. Entreprise sisyphéenne.

La parfaite symétrie de l'écriture qui superpose deux récits, celui du mari puis de sa femme, ne parvient qu'à obscurcir définitivement le mobile du meurtre. Ni juge, ni policier, l'interrogateur parle en notre nom : il s'intéresse aux ressorts d'une vie conjugale encalminée.

Un trio d'acteur·ices marquant

À ce jeu-là, où seule la distribution de la parole donne du jeu à l'absence d'action, la mise en scène d'Émilie Charriot ajoute la vivacité des corps, reflets vibrants des émotions qui sourdent sous la peau

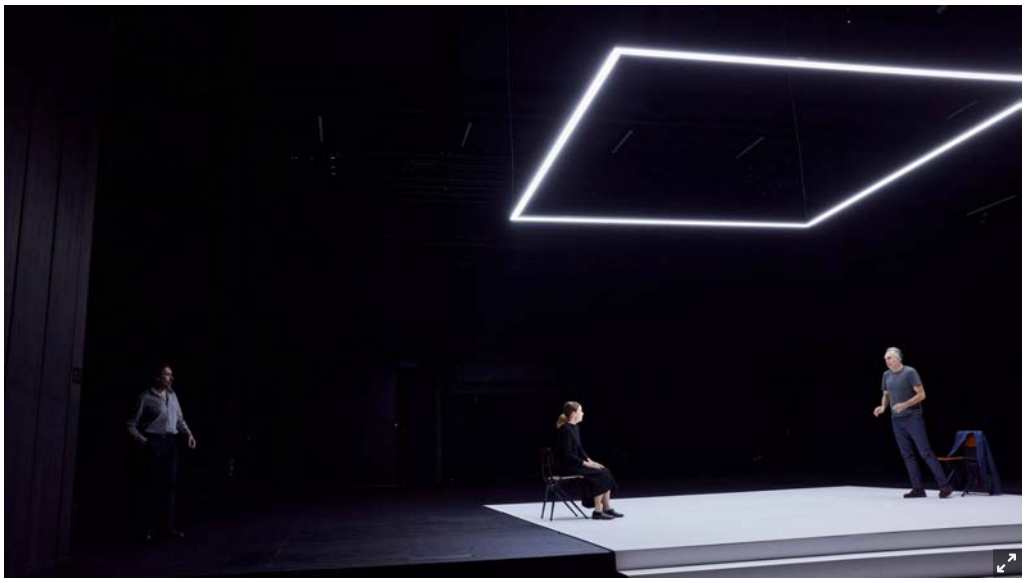
des mots. Le détachement et la curiosité de Nicolas Bouchaud dans le rôle de l'interrogateur et la faconde, l'emportement et la sincérité de Laurent Poitrenaux en mari inconsistant, mais lucide face à la tranquille folie de son épouse – "*Je crois qu'elle allait vers le crime. Peu importe qui était au bout*." – resteront pour longtemps en mémoire. Tout comme l'imperturbable sérénité de la femme à qui Dominique Reymond prête son sourire lumineux devant l'énormité de la tâche qu'elle accomplit depuis si longtemps : faire taire le grouillement des idées, effacer les traces, disparaître à soi-même comme aux autres. Y renoncer, tuer et, enfin, reconnaître : "*Je suis sur le bord d'être heureuse*." Une belle chute.

***L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, mise en scène Émilie Charriot, avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond. Aux Ateliers Berthier, Odéon théâtre de l'Europe, Paris, jusqu'au 13 avril.**

PUBLICITÉ

Au Théâtre de Vidy, un trio de comédiens infernaux affronte avec brio la folie selon Marguerite Duras

La metteuse en scène Emilie Charriot monte avec finesse «L'Amante anglaise», texte ensorcelant servi par Dominique Reymond, Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux, à l'affiche à Lausanne avant Genève en janvier



De gauche à droite, Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond et Nicolas Bouchaud forment un trio électrique au service de Marguerite Duras. — © Sébastien Agnetti

Alexandre Demidoff

Publié le 07 décembre 2024 à 09:54. / Modifié le 07 décembre 2024 à 21:25.
3 min. de lecture

Les coupures de la passion selon Marguerite Duras. Au Théâtre de Vidy à Lausanne avant Genève et Paris, le comédien Nicolas Bouchaud est cet homme-là, long et terrassant, marchant comme sur des bris de verre. Il est celui qui interroge, l'enquêteur hors la loi, tombé de nulle part, celui qui voudrait saisir la racine d'un crime insensé: pourquoi cette femme-là, cette Claire Lannes qui le jauge depuis son siège d'écolière, a tué sa cousine, Marie-Thérèse Bousquet, une demeurée qui travaillait à son service, une infortunée qu'elle a découpée en morceaux rangés ensuite dans des valises. Dominique Reymond incarne Claire Lannes, c'est une lame insaisissable, elle esquive, elle contre-attaque, elle est inexpugnable dans sa jupe noire plissée, elle est magnifique.

L'Amante anglaise d'Emilie Charriot au Théâtre Vidy-Lausanne. — © Vidy Lausanne

L'Amante anglaise donc. La metteuse en scène Emilie Charriot voulait depuis longtemps monter ce texte de Marguerite Duras, cette histoire de meurtre stupéfiant où l'écrivaine recycle un fait divers de 1949, un fait divers qui est un cauchemar, une femme qui tue son mari et qui le débite en tranches comme un animal après l'abattoir. L'autrice de *Détruire dit-elle* et du *Ravissement de Lol V. Stein* recompose le drame, change le scénario, le dispose en trois parties, la première qui est le point de vue d'un témoin extérieur - le tenancier du bar que fréquentait le couple Lannes à Viorne - la deuxième qui est l'interrogatoire de Pierre Lannes, la troisième celui de Claire. Trois actes, trois textures, trois poids et démesures.

Chambre froide de l'humanité

C'est Nicolas Bouchaud qui vous accueille au seuil de *L'Amante anglaise,* en lisière de scène. Il y greffe un autre conte d'épouvante, l'histoire vraie de ce Japonais qui, en 1981 à Paris, a assassiné une étudiante néerlandaise avant de la manger. Vous voilà dans la chambre froide de l'humanité. Chez Emilie Charriot, c'est une lice rectangulaire et blanche, délimitée en hauteur par un cadre de néons. Comme toujours chez l'artiste franco-suisse, c'est le dépôt du texte qui commande, c'est-à-dire aussi sa déposition et sa transmutation, rien ne devant y faire obstacle. Théâtre de la présence, comme dans *Un Sentiment de vie* de Claudine Galéa ici même en 2023 avec la magnétique Valérie Dréville.

Lire aussi: Peter Handke, une fureur de liberté à Lausanne

L'enquêteur interpelle donc Pierre Lannes. Surprise, il est dans la salle, parmi vous, c'est Laurent Poitrenaux, chemise bleu gris de fonctionnaire. Il paraît avoir déteint, comme si tous ces jours, toutes ces années à ne pas comprendre la barbarie clinique de Claire l'avaient rendu incolore, au point d'en paraître fantomatique. Il s'agrippe à une ombre, c'est la beauté de l'interprétation de Laurent Poitrenaux, une façon de résister au gouffre qui menace de l'avaler. Il a aimé cette femme-là, il l'a trompée, mais il l'a aimée, jure-t-il, de toute manière elle était ailleurs, captive d'un autre homme, d'un autre amour, «l'agent de Cahors».

Claire est là soudain, sur son siège de suppliciée orgueilleuse, subissant les attaques sinueuses de l'enquêteur. Dominique Reymond et Nicolas Bouchaud: deux grands interprètes dans les filets de Duras. Elle n'est que vitesse et fulgurances, écorchures et bagou. Elle se lève à l'instant, c'est le souvenir de l'agent de Cahors qui l'a fait se dresser ainsi. «Nous nous

sommes aimés à la folie pendant deux ans. Je dis à la folie. C'est lui qui m'a détachée de Dieu.» Le jour où il est parti, le ciel s'est écroulé.

Le pouvoir des mots

Nicolas Bouchaud est cet inquisiteur sans foi qui tente d'apprivoiser l'hérétique, qui sent qu'elle lui échappe, qu'elle ne crachera pas son secret, qu'elle ne dira pas le pourquoi de sa sorcellerie. Il tente un ultime assaut, c'est un baroud: «Pourquoi l'avez-vous tuée?» Et elle alors, avec une morgue de gamine féroce: «Trouvez la bonne question. Je vous jure de répondre!» Dans le lointain, Pierre Lannes alias Laurent Poitrenaux chaloupe au ralenti, en somnambule. Il voit tout, il est ailleurs. Nous sommes en proie à ses illuminations.

Emilie Charriot chorégraphie ainsi, avec le doigté de l'archéologue ou du médecin légiste, cette déambulation sous un ciel aveuglant où tout est familier et hostile. La sauvagerie des jours selon Marguerite Duras. L'amour comme un fanal dans les ruines de la mémoire. Entendez la voix de Dominique Reymond, son plaisir si grand de répéter «l'agent de Cahors» . Comme si l'énigme de Claire était bien là, dans le pouvoir érotique et romanesque à la folie de ces mots. La radiation d'un ravissement.

L'Amante anglaise, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 8 déc.; puis Genève, Théâtre Saint-Gervais, du 30 janv au 2 février.

(GENÈVE, 28 JANVIER 2025/NORA TEYLOUNI/LE TEMPS)

Emilie Charriot

225497 - CISION 3700548600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

LE TEMPS

Emilie Charriot, metteuse en scène qui électrise Marguerite Duras

Edition : **31 janvier 2025 P.1,24**

Aiguilleuse de ciel théâtral

La metteuse en scène franco-suisse électrise Marguerite Duras et son «Amante anglaise» à Genève avant le prestigieux Théâtre de l'Odéon à Paris. Parole d'une extra-douce

ALEXANDRE DEMIDOFF

La douceur est sa lame de fond. Emilie Charriot fend l'océan des ombres avec la clairvoyance intrépide d'une aiguilleuse du ciel. Ces jours au Théâtre Saint-Gervais à Genève, la metteuse en scène électrise *L'Amante anglaise*, son nouveau spectacle créé au Théâtre de Vidy en novembre. Elle y entraîne un trio superbe d'aventuriers du texte, Dominique Reymond, Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux. Chacun d'entre eux est dépositaire d'une part de la légende théâtrale des années 2000. Au service de Marguerite Duras, ils frappent leurs coups comme naguère Roger Federer, ils liftent la balle, patientent au fond du court, avant de porter l'estocade. Vous avez dit sublime?

Austérité joueuse

Emilie vient d'avoir 40 ans. Sur le court de ses rêves, sa vie a changé d'allure. C'est elle qui l'affirme avec une gaieté laineuse, dans le bistrot genevois où on s'est donné rendez-vous. Son plaisir, ces jours, c'est de voir son *Amante anglaise* se dévoiler chaque soir autrement, sentir que ses interprètes – qu'elle admirait déjà quand elle avait 20 ans, sans imaginer qu'un jour elle serait leur sherpa – y trouvent leur bonheur. Cette pièce est un cap dans sa cartographie. N'aura-t-elle pas droit en mars aux honneurs du Théâtre de l'Odéon à Paris, cette maison hantée par les plus grands, aujourd'hui dirigée par le talentueux Julien Gosselin?

«Les voix des êtres, c'est ma madeleine de Proust. Quand l'une me fait vibrer, je ne l'oublie pas»

«L'Odéon avec ces acteurs-là, c'est une superbe reconnaissance, s'emballe-t-elle. Entre 18 et 25 ans, j'ai tenté 22 fois d'entrer dans une école de théâtre, trois fois notamment le Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris. Ce sont des concours impitoyables, on est près de 2000 sur la ligne de départ à Paris et ils en sélectionnent 30. Je passais un premier tour, un deuxième et je n'étais finalement pas choisie. Ça se jouait à si peu de choses. Ma 22e tentative à La Manufacture à Lausanne a été la bonne.»

Emilie Charriot se savait alors bonne qu'à ça, comme disait Samuel Beckett à propos de l'écriture. Elle a 8 ans quand sa mère, institutrice à Saint-Quentin-en-Yvelines, l'inscrit à un cours de théâtre. «Ma mère me trouvait capricieuse, quand j'avais 3-4 ans, elle me disait toujours: «T'arrêtes, Emilie, je vais te mettre sur les planches.» J'imaginais alors quelque chose de douloureux. Ça a été immédiatement une joie. Depuis, je n'ai plus arrêté.»

Sa vocation, elle vous la raconte avec une innocence qui est sa boussole. Rien ne triche chez elle, même si la charpente tremble parfois. Son style comme metteuse en scène est à son image. L'écriture est honnête, elle ne se pare d'aucune ornementation. Elle avance vers son dessein avec une forme d'acuité jamais m'as-tu-vu, une austérité joueuse qui est une éthique. Elle ne fait pas écran, mais corps plutôt. Son adaptation de *King Kong Théorie*, le texte de Virginie Despentes, en 2014, respirait déjà cette intégrité. Tout comme sa version de *Passion simple*, ce récit bouleversant d'Annie Ernaux qu'elle monte au Théâtre de Vidy en 2017 et *Un Sentiment de vie*, cette lettre au père – père dévasté par son passé militaire – signée Claudine Galea, interprétée par la sidérale Valérie Dréville.

Directive, l'air de rien

«Si je privilégie la ligne claire sur scène, c'est que j'aime les acteurs. Rien n'est plus beau que quand un spectateur dit qu'il a été suspendu aux lèvres des interprètes.» Un sentiment de vie, au fond. Ce titre-là sied à la jeune femme. C'est ce flux qu'elle cherche et qu'elle libère, sur un sable de moins en moins mouvant. «Je suis d'une génération qui avait le fantasme d'être découverte par un metteur en scène. Je croyais à cette élection-là. C'était avant le tournant

225497 - CISION 3700548600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

LE TEMPS

Emilie Charriot, metteuse en scène qui électrise Marguerite Duras

Edition : **31 janvier 2025 P.1,24**

#MeToo. Il y a quelque temps, ma psy, d'obédience jungienne, m'a dit: «Et si vous deveniez la metteuse en scène qui vous révélait?» Ça a changé la perspective.»

Libération. On l'imagine pendant les répétitions. Son écoute aimante mais sans concession. Ses yeux café qui notent tout dans un carnet rouge. «Je suis directive, l'air de rien. C'est comme mes mises en scènes, elles se construisent l'air de rien.» Jamais de coup de sang alors? «Je suis douce, la sincérité me sert. Comme je suis aussi comédienne, je sais que des interprètes, même quand ils sont chevronnés, risquent quelque chose d'eux sur les planches. Ils n'ont pas de filets. J'essaie de leur apporter de la confiance. Il faut faire attention à eux!»

Privilège d'ultrasensible, Emilie Charriot entend des voix. Elle les collectionne même. Une personnalité pour elle, c'est d'abord un timbre, un accent, une mélodie particulière. «Les voix des êtres, c'est ma madeleine de Proust. Quand l'une me fait vibrer, je ne l'oublie pas. Celles de Dominique Reymond, de Laurent Poitrenaux, de Nicolas Bouchaud sont des empreintes dans mon cœur.»

Sentimentale, Emilie? Avec la ferveur des pudiques, parions. On lui demande qui est Claire Lannes, cette femme qui, dans *L'Amante anglaise*, assassine sa cousine demeurée et la découpe en morceaux. «Claire, c'est une héroïne durassienne dans ce qu'elle peut avoir d'absolu dans le ressassement d'une passion perdue, clouée à sa vie provinciale, au silence que son mari lui assigne. Elle échappe au jugement.»

Marguerite Duras comme gardienne de phare – on entend sa voix ensoleillée dans le spectacle, extrait d'une émission de radio fameuse des années 1960 où elle interviewait des enfants. Emilie est faite d'une enfance qui résiste aux coups du temps. Le canton de Vaud n'a pas renouvelé sa subvention à sa compagnie et elle n'est pas sûre de pouvoir financer son prochain projet. Cela ne l'empêchera pas de se déployer. Elle tient le rôle principal dans *Espèce menacée*, série de la RTS bientôt diffusée sur le petit écran. Dans cette comédie en montagne, elle croise Marina Rollman, Rébecca Balestra, Vincent Veillon, entre autres. A l'avenir, elle se verrait bien diriger un théâtre, un lieu où elle ferait, bien sûr, la part belle aux acteurs.

Aux êtres qu'elle aime, elle offre *Eloge du risque* de la psychanalyste Anne Dufourmantelle, autrice aussi de *Puissance de la douceur*, décédée après avoir sauvé un enfant de la noyade. Marguerite Duras dans *Ecrire* a ces mots: «L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité.» Emilie file ainsi vers l'inconnu de son désir, bardée de douceur, ce qui est une noblesse en soi. ■

PROFIL

1984 Naissance à Saint-Quentin-en-Yvelines.

2009 Est admise à La Manufacture, à Lausanne.

2014 Frappe avec son adaptation de «King Kong Théorie» de Virginie Despentes.

2024 Pour son dixième spectacle, elle monte «L'Amante anglaise» de Marguerite Duras à Vidy.

2025 Tient le rôle principal dans «Espèce menacée», série de la RTS.

225497 - CISION 3700548600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Le Monde

CULTURE • THÉÂTRE

La comédienne Dominique Reymond ou l'éloge de l'ombre

A l'affiche au théâtre avec « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras et au cinéma dans « La Cache », de Lionel Baier, l'artiste fait partie des grandes actrices formées par Antoine Vitez.

Par Fabienne Darge
Publié le 20 mars 2025 à 16h00 • Lecture 4 min.

Dominique Reymond dans « L'Amante anglaise », de Marguerite Duras, au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse), en novembre 2024. SÉBASTIEN AGNETTI

Dominique Reymond fait son apparition dans le café parisien où on lui a donné rendez-vous, ondoyante et souple comme une liane brune, avec ce quelque chose d'asiatique dans le regard. C'est une de nos plus grandes comédiennes, mais elle reste mystérieuse, insaisissable. Et c'est tant mieux : insaisissable, l'héroïne qu'elle joue sur la scène des Ateliers Berthier à Paris l'est aussi. Ainsi l'a voulue Marguerite Duras, qui, dans *L'Amante anglaise,* extrait son personnage, Claire Lannes, de la boue du fait divers pour l'élever au rang des grandes figures tragiques. Ce quelque chose en Dominique Reymond de l'ordre de l'oblique, du clair-obscur, ne pouvait mieux convenir à l'opacité travaillée par Duras, celle d'une femme qui tue sans savoir pourquoi.

La comédienne est au cœur de ce spectacle signé par la jeune metteuse en scène Emilie Charriot, avec Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux. Elle joue, par ailleurs, dans *La Cache*, le film de Lionel Baier inspiré par le livre de Christophe Boltanski avec Michel Blanc dans l'un de ses derniers rôles. A 68 ans, elle appartient, en compagnie de Valérie Dréville, à la dernière génération des grandes actrices formées par Antoine Vitez, dans les années 1980. *« Ce que j'ai appris de Vitez m'a marquée à vie »*, dit-elle de sa voix ensorcelante, à la fois grave et aérienne, une voix qui vous conduirait sur les

chemins les plus obscurs. Ensuite, elle a croisé la route de Klaus Michael Grüber, qui fit d'elle une magnifique Marie dans *La Mort de Danton*, de Büchner, et celle de Bernard Sobel, de Luc Bondy, Alain Françon, Arthur Nauzyciel ou Daniel Jeanneteau.

Mais le théâtre s'était invité bien avant, dans son enfance genevoise. On a du mal à le croire au vu de ce qu'elle est aujourd'hui, mais c'est parce qu'elle était une *« enfant insupportable, envahissante, née en colère »*, que sa mère l'avait envoyée prendre des cours de théâtre. L'oncle de Dominique Reymond s'appelait Thierry Vernet – celui-là même qui fut le compagnon de voyage de l'écrivain Nicolas Bouvier, et qui signa les dessins de ce livre culte qu'est *L'Usage du monde* (1963). Peintre, illustrateur, Thierry Vernet était aussi décorateur pour la Comédie de Genève. Quand Germaine Montero lui a dit qu'elle cherchait une petite fille pour jouer dans *La Maison de Bernarda Alba*, de Garcia Lorca, il lui a envoyé sa nièce.

Forces secrètes

Le théâtre et la peinture, qu'elle pratique depuis toujours, ont été les anges salvateurs de la jeunesse tourmentée de Dominique Reymond, entre révolte intérieure et timidité maladive à l'extérieur. A 20 ans, on lui a proposé une bourse pour partir à Paris, et elle a pu se glisser, en auditrice libre, dans la classe d'Antoine Vitez au Conservatoire. Puis elle l'a suivi au Théâtre de Chaillot, où elle est devenue une des *« reines »* – ainsi que Vitez appelait ses comédiennes – du palais enchanté. *« Vitez a été le premier à casser les emplois pour les comédiens et surtout les comédiennes, ou plutôt à les dépasser*, explique-t-elle. *Il lisait en nous au-delà des apparences, il y voyait ce que l'on ne voyait pas nous-mêmes. Quand il m'a proposé de jouer Marthe dans* L'Echange, *de Claudel, je me suis dit que ce n'était pas moi, que j'étais trop rebelle pour ce rôle. Et pourtant c'était moi, et il l'avait vu : dans le côté indien en phase avec les éléments du ciel et de la terre. Ce qui m'intéresse dans le théâtre, c'est le rapport qu'il entretient avec l'invisible, l'ailleurs, ce qui n'est plus, ceux qui ne sont plus là. Et Marthe est comme ça : c'est une visionnaire. Vitez avait vu chez moi cette curiosité pour l'invisible, avant que je ne la voie moi-même. »*

Lire la critique : Article réservé à nos abonnés Au Théâtre de l'Odéon, une « Amante anglaise » follement incarnée

Dominique Reymond, dont l'art, on ne peut plus subtil et volatil, ne se laisse pas facilement attraper – elle-même n'aime pas beaucoup parler de sa cuisine d'actrice –, sait se laisser conduire par les forces secrètes, qu'elle semble écouter en musicienne ou en sourcière. Ce tropisme s'est renforcé quand elle a travaillé avec Klaus Michael Grüber, et ne l'a plus quittée. *« Ce qu'il voulait, c'était voir la grâce*, se souvient-elle, rêveuse. *Il composait des tableaux, c'était comme si on avait travaillé avec le Caravage. Il dirigeait au geste et à l'image, et le texte coulait de lui-même dans cet écrin magnifique. Il entretenait une forme d'inquiétude, de déséquilibre, qui chassait toute forme de fabrication et rendait chaque moment unique. »*

Et puis il y a eu la passion de Dominique Reymond pour le Japon, et pour un autre livre culte, *Eloge de l'ombre*, de Tanizaki (1933), qu'elle a porté au théâtre, sous la direction de Jacques Rebotier, en 1997. *« J'aime tout dans ce livre : l'éloge de la méditation, de la contemplation, la manière dont il invite à entrer dans ce qu'on regarde, dans les objets, et dans l'ombre. Le mystère de ce Japon ancien, où les corps étaient cachés, où l'éclairage à la bougie entretenait le clair-obscur. »* Depuis, la comédienne a semblé travailler de plus en plus comme un calligraphe oriental, affinant son art notamment dans le compagnonnage avec le metteur en scène Daniel Jeanneteau, lui aussi un grand japonisant.

« Un mystère insondable »

Avec Duras, elle entre dans un tout autre univers, dont elle dit n'avoir pas été familière au départ. *« Comme beaucoup de gens, j'avais des a priori sur elle, je n'étais pas sensible à cette poésie éthérée qui lui a été attachée et qui est devenue un cliché. Ce que j'aime en elle, c'est ce qu'il y a de dur, de concret. Avec* L'Amante anglaise*, j'ai l'impression d'être dans un grand classique, qui a quelque chose de racinien. Elle s'attaque à un mystère insondable, et elle le fait avec des mots très simples. Mais ces mots mis l'un à côté de l'autre parlent avec une force incroyable : c'est comme si elle inventait une forme de faux réalisme de la parole de tous les jours. »*

Comment aborder une telle héroïne, dont l'acte demeure jusqu'au bout inexplicable ? *« Duras ouvre des champs infinis sur la folie, vue sous différents angles, comme diffractée. Jamais elle ne dit que Claire Lannes est folle : elle met en place un jeu qui montre que la folie vient d'en face, d'ailleurs. Il y a une forme d'innocence chez cette femme. Elle a tué, elle le dit, elle le raconte. Elle devrait être détestable, mais elle ne l'est pas. Je trouve très beau ce que Duras dit sur les criminels, cette phrase, notamment : "Dans le sublime fatras des religions anciennes, le crime visite le criminel, opère à sa place et s'en va en le laissant parfois sans mémoire aucune de l'avoir commis". »* Lâcher l'ombre pour la proie ? Très peu pour Dominique Reymond.

Fabienne Darge

Presse écrite FRA

LA TERRASSE

Edition : **Avril 2025 P.16-17**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Mensuelle**
Audience : **354290**

Journaliste : **Catherine Robert**
Nombre de mots : **674**

Critique

L'Amante anglaise

ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE, ATELIERS BERTHIER / TEXTE **MARGUERITE DURAS** / MISE EN SCÈNE **ÉMILIE CHARRIOT**

Émilie Charriot réunit trois extraordinaires comédiens pour explorer les mystères de *L'Amante anglaise*. La metteure en scène propose une lecture iconoclaste de Duras, tranchante et originale.

Marguerite Duras fait partie des auteurs qui connaît autant d'adulateurs que de contempteurs. Les premiers gardent le temple ; les seconds se plaisent à le souiller. Les premiers savent comment on doit la monter et ne supportent pas le sacrilège d'une lecture qui ne débusque pas le tragique, le sublime et la profondeur derrière l'anodin. Émilie Charriot ne se pose ni en thuriféraire, ni en vandale ironique : elle écoute le texte et met en scène ce qu'il dit. Elle ne s'avance ni en platonicienne traquant l'essence derrière les apparences, ni en exégète inspirée par la grâce réservée aux élus. En cela, elle se lance sur la piste qu'ouvre Marguerite Duras : quand Pierre Lannes lui demande si ce qu'il lui raconte le conduit vers une explication du crime, l'Interrogateur répond : « *Vers plusieurs explications, différentes de celles qui m'étaient venues à l'esprit avant de vous entendre. Mais je n'ai pas le droit d'en retenir une seule dans le texte qui est en train de se faire.* » Le public, dont L'Interrogateur est ici le coryphée, est amené à adopter la même posture : il y a bien des manières de monter les grands textes et personne n'est propriétaire exclusif du sens. On peut, dès lors, aimer ou ne pas aimer cette version de *L'Amante anglaise*, selon ce qu'on y découvre ou selon ce qu'on aurait voulu y voir, mais on ne peut prétendre que le travail dramaturgique d'Olivia Barron et la mise en scène d'Émilie Charriot manquent d'intérêt.

Banalité du mal

Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond et Nicolas Bouchaud racontent l'histoire de

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux dans *L'Amante anglaise*.

© Margaux Corda

Claire Lannes, meurtrière de Marie-Thérèse Bousquet, comme une nouvelle version de la banalité du mal. Dominique Reymond n'interprète pas la criminelle comme une Bovary dans l'ennui de son jardin : pourquoi le faudrait-il ? Laurent Poitrenaux n'a pas l'évanescence du témoin faussement naïf : pourquoi le serait-il, puisque Pierre Lannes a entendu Claire venir ? L'Interrogateur n'a ni la violence de l'inquisiteur ni la subtilité retorse du psychiatre connaisseur des arcanes névropathes : comment saurait-il au-delà de la supposition ? Claire Lannes, vingt ans avant Christine V., est *« reléguée dans la matérialité de la matière »*. La question est à poser à tous ceux qui voudraient donner un sens au meurtre et héroïser les assassins : pourquoi Claire Lannes n'aurait-elle pas les accents populaires que lui offre Dominique Reymond ; pourquoi Pierre Lannes vaudrait-il mieux que le petit homme médiocre qu'il est, pétrifié dans la stupeur et la colère ; pourquoi chercher à expliquer le crime signifierait-il le comprendre ? La version d'Emilie Charriot a l'immense mérite de suggérer que l'ordinaire peut pousser au crime sans faire des assassins des figures aimables. Maurice Blanchot parlait d'un *« égoïsme sans égo »* à propos de *L'Espèce humaine*, de Robert Antelme. La Claire Lannes de Dominique Reymond *« attachée d'une manière qu'il faut dire abjecte à vivre et à toujours vivre »*, a quelque chose de cela. Tel est ce qui la fait victime, sans doute plus efficacement que les draperies de la grandiloquence. Le sidérant talent des trois comédiens, dont chaque phalange, chaque cil, chaque geste imperceptible fait théâtre, est incandescent. Trois stradivarius ne font pas de miracles sous l'archet d'un amateur : celle qui les dirige a quelque chose à dire. Face au mal, il faut, comme le dit Claire Lannes, *« trouver la bonne question »*, ou admettre que quelque chose résistera toujours. Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond et Nicolas Bouchaud, qui font brillamment l'épreuve de cette résistance, sont admirables.

Catherine Robert

Odéon – Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suarès, 75017 Paris. Du 21 mars au 13 avril, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h ; relâche le 23 mars. Tél. : 01 44 85 40 40. Durée : 1h40.

225497 - CISION 4524488600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

madame FIGARO

Marguerite Duras au Théâtre, Christine Angot au musée, Laure Prouvost à Marseille... Nos 5 incontournables culturels

Par Laetitia Cénac

Publié le 2 avril 2025 à 15h04, mis à jour le 2 avril 2025 à 16h21

Expositions, théâtre, livres...Tous les quinze jours Madame Figaro livre sa sélection culturelle.

L'Amante anglaise : nouvelle mise en scène à l'Odéon

Dominique Reymond dans *L'Amante anglaise* au théâtre Odéon *Sebastien Agnetti*

Un trio d'acteurs géniaux (Dominique Reymond qui vient d'être nommée pour le Molière de la meilleure actrice, Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux) incarne les personnages de *L'Amante anglaise* (1967) pièce de Marguerite Duras qui s'est inspirée d'un véritable fait divers. Dès le début Claire Lannes reconnait avoir tué sa cousine sourde et muette, avoir découpé en morceaux puis disséminé son corps. Son mari, Pierre Lannes n'a rien vu. Tous deux répondent aux questions de l'interrogateur. Une pièce «sans décors ni costumes» comme le souhaitait Duras, brillamment mise en scène par Emilie Charriot, où l'incarnation de la folie, sans doute la schizophrénie, par Dominique Reymond restera dans nos mémoires.

L'Amante anglaise, jusqu'au 13 avril au Théâtre de l'Odéon.

Presse écrite CHE

24heures

Edition : **29 novembre 2024 P.23**
Famille du média : **Médias étrangers**
Périodicité : **Quotidien**
Audience : **N.C.**
Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Journaliste : **Natacha Rossel**
Nombre de mots : **514**

Emilie Charriot réveille les silences entre les mots de Duras

Théâtre à Lausanne et à Genève

La metteuse en scène offre une lecture subtile de «L'amante anglaise», portée par trois excellents interprètes. À voir à Vidy avant Saint-Gervais et Paris.

Une pièce en diptyque inspirée d'un fait divers réel survenu en France dans les années 40. SÉBASTIEN AGNETTI

«Combien de crimes ont été commis/Contre les mensonges et soi-disant les lois du cœur/Combien sont là à cause de la folie.» Une mini-enceinte diffuse le morceau «La folie», des Stranglers. Au pied du plateau de la grande salle du Théâtre de Vidy, le comédien Nicolas Bouchaud nous raconte l'histoire sordide, véridique, évoquée dans la chanson: un étudiant qui invite une jeune femme chez lui, la tue et la mange. Un fait divers.

Le fait divers, cet «astre noir qui traverse nos vies», fascine autant qu'il rebute. Vil, il nous concerne toutes et tous. Qui de nous n'a jamais effleuré l'idée de commettre un crime? C'est ce motif qu'Emilie Charriot, fine lectrice des textes contemporains, explore dans «L'amante anglaise» de Marguerite Duras, à l'affiche à Vidy puis au Théâtre Saint-Gervais, avant l'Odéon à Paris.

Au terme du préambule, place au texte, vif et incisif, de Duras. Cette pièce en diptyque est inspirée d'un fait divers réel survenu en France dans les années 40. Un homme tue son épouse, dépèce son corps et en jette les morceaux dans des wagons de marchandises. L'autrice en déplace la trame: dans «L'amante anglaise», Claire Lannes tue non plus son mari, mais sa cousine Marie-Thérèse Bousquet, qui vit dans la maison des époux. Elle avoue le crime mais n'explique pas son geste.

Rôle du langage

Dans le rôle de l'interrogateur, Nicolas Bouchaud, tout en retenue, opère une dissection du couple formé par Claire Lannes (Dominique Reymond) et son mari, Pierre (Laurent Poitrenaux). Il s'agit de sonder les abysses des relations humaines. De se faufiler dans le labyrinthe de la psyché. De chercher les raisons du crime dans les interstices de la folie.

Assis dans le public, Pierre Lannes fait face à l'interrogateur. Le verbe haut, le geste ample, Laurent Poitrenaux répond aux questions qui dérangent. Pas à pas se déplient un quotidien morne, une vie bourgeoise trop proprette, des passions envolées, des non-dits. Le langage joue un rôle central, porteur d'incompréhensions et de lapsus. Ainsi, sous la plume de Claire Lannes, la menthe anglaise (sa plante préférée) devient l'amante en glaise.

Dans la seconde partie de la pièce, l'interrogateur confronte Claire Lannes sur le plateau presque nu. Dominique Reymond, extraordinaire d'ambivalence, campe une femme insaisissable, qui se dérobe dès que l'on croit saisir un début de réponse. On ne saura pas ce qui se joue dans l'esprit de Claire Lannes. Tout au plus, son appel à être écoutée. Tout en subtilité, Emilie Charriot, elle, parvient à faire parler les silences entre les mots.

Natacha Rossel

Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 8 déc., *www.vidy.ch*, et Genève, Théâtre Saint-Gervais, du 30 janv. au 2 fév. 2025, *www.saintgervais.ch*

225497 - CISION 0466908600504

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

L’Amante anglaise : Émilie Charriot au-delà des mots

loeildolivier.fr/2024/11/lamante-anglaise-emilie-charriot-au-dela-des-mots

30 novembre 2024

Décontracté, **Nicolas Bouchaud** l’interrogateur, entre dans la salle. Il s’installe au-devant de la scène, sort son portable, intime à chacun de le couper, et lance nonchalamment une musique d’ambiance. Les premières notes s’égrènent. Les paroles sont quasi inaudibles jusqu’au refrain. Enfin, se détache deux mots, la folie. C’est le titre en français du groupe rock britannique **The Stranglers**, qui fait écho à un meurtre atroce qui a eu lieu à Paris en juin 1981.

L’Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène d’Émilie Charriot © Sébastien Agnetti

Un soir de printemps, un étudiant japonais invite à dîner chez lui une de ses condisciples d’origine néerlandaise, la tue, la dépèce et en mange certains bouts. Comme le souligne avec une certaine malignité le comédien, le crime est violent, barbare, mais n’étant pas politique, ce n’est pas une information, mais bien un fait divers. C’est-à-dire un événement terrible, qui fascine et rebute, mais qui finalement est assez insignifiant à l’échelle du reste de l’actualité.

Interrogatoire surréaliste en règle

C’est sous cet angle entre drame et tragi-comédie qu’**Émilie Charriot** relie l’œuvre de **Marguerite Duras**. Elle s’empare des faits pour mieux creuser la psyché de chacun des protagonistes. Celle du mari, Pierre Lanne (**Laurent Poitrenaux** trouble à souhait), tout d’abord, qui n’a rien vu, rien entendu. Puis celle de l’épouse meurtrière, Claire Lanne

(lumineuse **Dominique Raymond**), qui est incapable d'expliquer son geste faute d'avoir répondu à la bonne question, et enfin en creux, celle de l'assassinée, qui s'est retrouvée découpée façon puzzle aux quatre coins de la France.

Ni juge, ni avocat, l'interrogateur a tout d'un inquisiteur de l'inconscient. Direct, il creuse là où cela fait mal. Il pousse chacun de ses interlocuteurs dans ses retranchements. Il n'est pas là pour donner bon point ou mauvais point ou pour décider d'une quelconque sentence. Deux choses l'animent : comprendre les motivations criminelles et retrouver le dernier élément qui permettrait d'identifier avec certitude la victime, sa tête toujours manquante.

Banalité du quotidien

© Sébastien Agnetti

Inspirée d'un fait divers réel survenu en France en 1949 à Savigny-sur-Orge, *L'Amante anglaise* est un diptyque fascinant, une plongée vertigineuse dans les méandres noirs de l'âme humaine. Sans jamais se faire face ou échanger le moindre mot, les deux époux dialoguent par l'entremise de ce troisième personnage qui n'a ni nom, ni fonction. Au fil des échanges se dessine une réalité plus sombre qu'il n'y parait. Étalé ainsi au grand jour de petites confidences, le quotidien du couple, bien que très banal, fait tomber les masques. Pierre Lanne se révèle un brin pervers narcissique et Claire Lanne une femme « qui ne s'est jamais accommodée de la vie » en particulier et en général.

Folie passagère ou geste criminel inscrit de longue date dans les gènes de Claire Lanne, ce n'est pas l'important. Marguerite Duras ne cherche pas à expliquer l'acte meurtrier mais plutôt à montrer les mécanismes latents qui y ont mené. Machisme de l'un, étiolement de l'autre, désintérêt, manque d'entrain, omniprésence d'une troisième personne qui bien qu'elle facilite le quotidien pourrit chaque jour un peu plus les rapports maritaux, c'est dans ces riens que le fait divers trouve son terreau.

Entre gravité et légèreté

© Sébastien Agnetti

Avec ingéniosité et une forme de légèreté, Émilie Charriot se glisse dans ces interstices, dans ces non-dits. Au-delà de l'horreur du crime, elle dresse un portrait savoureux de ce couple désunit et en dissèque habilement les moindres failles. Lui est assis dans le public. Il est un quidam comme un autre, avant de venir sur scène roder autour de sa femme. Elle, toute vêtue de noire, telle une petite fille, et reste stoïque face aux questions insistantes de l'interrogateur.

Deux mondes s'affrontent. Un système et sa victime. Lui ne demande qu'à être blanchi pour retourner dans l'anonymat de son sexisme latent. Elle à être écoutée même dans ses silences. Grâce à sa mise en scène rock autant qu'épurée, presque abstraite, et sa direction d'acteurs – tous excellents- très vive, Émilie Charriot insuffle un vent nouveau et frais aux mots de Duras. Loin du travail de Jacques Osinski, elle refuse le pesant du tragique et fait vibrer l'humanité exsangue de ce couple dysfonctionnel. Fascinant d'intensité aérienne !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Lausanne

---

L'amante anglaise *de Marguerite Duras*
Théâtre de Vidy-Lausanne
Salle 64, Charles Apothéloz
Emile-Henri Jaques-Dalcroze 5
CH-1007 Lausanne
du 27 novembre au 7 décembre 2024
Durée 1h40 environ

Tournée
7 et 8 janvier 2025 à La Coursive, scène nationale de La Rochelle
21 au 25 janvier 2025 à Bonlieu, Scène nationale, Annecy

30 janvier au 02 février 2025 au Théâtre Saint-Gervais, Genève
21 mars au 13 avril 2025 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris

Mise en scène d'Émilie Charriot
Avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond
Dramaturgie d'Olivia Barron
Lumière et scénographie d' Yves Godin
Costumes de Caroline Spieth

© 2020 – Tous droits réservés
Rédacteur en chef : Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Administrateur : Samuel Gleyze-Esteban

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

EN APARTÉ

Émilie Charriot : « L'absence de ressort dramatique est le plus grand défi de cette pièce »

Émilie Charriot © Sébastien Agnetti

À l'Odéon-Théâtre de l'Europe, la metteuse en scène franco-suisse propose sa lecture personnelle et féministe de L'Amante anglaise de Marguerite Duras. Porté par un trio d'acteurs virtuoses, le fait divers sordide met subtilement en lumière les mécanismes du patriarcat ordinaire.

17 mars 2025

Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter* L'Amante anglaise *?

Émilie Charriot : Il y a quelque chose d'extrêmement fortuit dans ce projet. J'avais depuis longtemps en tête l'envie de me frotter à l'œuvre de Marguerite Duras sans savoir vraiment par où commencer. C'est en ùe baladant àla Libraire théâtrale, que je suis tombé sur cette pièce. Dès les premières pages feuillettées, j'ai été immédiatement happée. Il y a dans *L'Amante anglaise* une dimension vertigineuse qui m'a fascinée. On est dans une enquête, mais sans résolution, face à un crime dont on ne saura jamais vraiment les motivations. Ce n'est pas une pièce policière classique où tout est expliqué, c'est une plongée dans l'opacité de l'âme humaine.

© Sébastien Agnetti

Ce qui m'a aussi attirée, c'est la façon dont Duras s'empare du fait divers et le transforme en un objet littéraire et théâtral hors norme. Le texte ne donne pas de prise facile à la mise en scène, il n'offre pas de rebondissements, pas d'indications scéniques. Il faut donc tout inventer, proposer une forme qui permette à cette parole si particulière d'exister pleinement sur scène. Ce défi m'a immédiatement stimulée.

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'écriture de Marguerite Duras ?

Émilie Charriot : Duras est une autrice qui travaille dans la tension entre l'absence et la présence, entre le dit et le non-dit. Son écriture semble à la fois simple et extrêmement élaborée. Elle fait de la langue un espace de révélation et de dissimulation.

Dans *L'Amante anglaise*, elle joue avec le mystère, avec ce qu'on ne saura jamais. Chaque phrase semble porter un poids énorme, chaque silence est habité. Elle ne se contente pas de raconter une histoire, elle nous oblige à entrer dans la tête des personnages, à nous heurter à leur

incompréhensibilité, à ressentir leur solitude et leur enfermement. C'est à la fois envoûtant et assez magnétique. On a du mal à se détacher des pages.

Et ce qui me plait énormément, c'est le style qui est proche d'un théâtre assez radical. La parole y est brute, sans aucune fioriture, ni presque d'émotion. Chez Duras, la langue est à la fois musique et tension. Elle pousse le spectateur à une écoute active, presque inconfortable. C'est cette intensité dramatique, paradoxalement créée par l'absence d'action, qui m'a passionnée et qui m'a obligée à monter la pièce presque comme une nécessité. Par ailleurs, et c'est essentiel pour moi, j'ai tout de suite eu des visions de comédiens. Ils étaient déjà esquissés dans mon esprit..

Quels sont ces comédiens ?

© Sébastien Agnetti

Émilie Charriot : C'était une évidence et je suis heureuse que les trois aient accepté le projet. Au-delà même de mon intuition dès la lecture, il fallait des acteurs capables d'habiter cette langue exigeante, de porter ce texte où tout repose sur la parole, le rythme, l'écoute. J'ai su que l'interrogateur ne pouvait être que Nicolas Bouchaud. Assez vite, Laurent Poitrenaux, s'est imposé dans le rôle de Pierre Lannes, le mari. Puis Dominique Reymond dans celui essentiel de Claire Lannes. C'est une comédienne camaléon extraordinaire, qui a l'aptitude de pouvoir passer d'un âge à l'autre, de l'enfant à l'adulte. Elle peut passer en une fraction de seconde de la banalité à la tragédie, faire entendre le quotidien autant que l'extraordinaire. Elle a cette profondeur qui fait d'elle une Claire bouleversante.

Il a été facile pour moi de les imaginer dans ces rôles parce que je les avais déjà vu jouer et que je connaissais leur capacité à s'effacer derrière le texte tout en lui donnant une intensité rare. Leur présence scénique est captivante, ils peuvent tenir un plateau avec un simple regard, une simple intonation.

Comment monte-t-on cette pièce qui n'a pas de ressort dramatique ?

Émilie Charriot : C'était le plus grand défi de cette mise en scène. *L'Amante anglaise* est une pièce où, dès le début, on connaît le crime et la coupable. Il n'y a donc pas de suspense au sens traditionnel du terme. Toute la tension vient de la parole elle-même, des silences, des non-dits.

Comme à mon habitude, j'ai voulu une mise en scène très épurée – ce qui d'ailleurs fait partie des didascalies de la pièce – , pour laisser toute la place aux mots. Pas de décors envahissants, juste un espace presque nu, un cadre qui accentue la sensation de huis clos et de claustrophobie.

Pour maintenir l'attention du spectateur, nous avons travaillé sur le rythme, sur la tension interne du dialogue. Il ne fallait jamais tomber dans une simple récitation, mais donner l'impression d'un combat permanent entre les personnages, une lutte entre la parole et le silence.

Comment avez-vous travaillé avec les comédiens ?

Émilie Charriot : Le travail avec les acteurs s'est fait beaucoup à la table car le texte demande une précision extrême. Avec Duras, il est impossible de jouer sur un registre trop naturaliste ou trop déclamatoire, car son écriture résiste à toute forme de psychologie traditionnelle ou de jeu surligné.

Chaque phrase est une énigme en soi, chaque réplique est une tentative de percer un mystère sans jamais y parvenir.

© Sébastien Agnetti

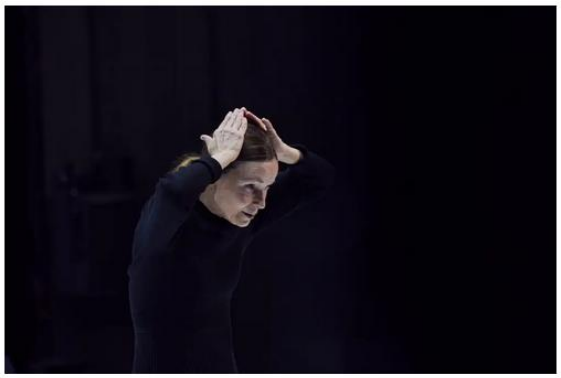
Nous avons donc travaillé sur la diction, sur le rythme du texte. Il fallait que les mots circulent avec une fluidité apparente, tout en conservant leur charge émotionnelle. Nous avons aussi exploré la gestuelle minimale : comment un simple mouvement de tête, un regard, un silence pouvaient devenir aussi expressifs que les mots eux-mêmes.

La pièce est l'énième version de cette œuvre …

Émilie Charriot : Duras a longtemps cherché la forme idéale pour raconter cette histoire. Elle est passée par le roman, par des formes plus journalistiques, mais elle a finalement compris que seul le théâtre pouvait donner toute sa puissance à cette parole.

Il permet une immédiateté, une confrontation directe entre les personnages et le public. Il n'y a plus de narrateur, plus de filtre, juste des êtres face à nous qui parlent et qui cherchent à comprendre. Cette tension entre présence et absence, entre parole et silence, est au cœur du théâtre, et c'est exactement ce que recherche Duras dans ce texte autour d'un fait divers sordide qui a défrayé la chronique dans les années 1950.

Résolument féministe, votre mise en scène met Claire Lannes en position de victime qui n'a d'autre choix que de tuer pour échapper à son mari. Pourquoi ?



© Sébastien Agnetti

Émilie Charriot : Claire Lannes est un personnage profondément durassien. C'est une femme qui vit dans un silence oppressant, enfermée dans une vie conjugale où elle n'a pas sa place. Son crime n'est pas celui d'une meurtrière classique, il a quelque chose de symbolique, presque mythologique. Elle n'est ni folle, ni froide, juste dans une prison dorée qui chaque jour l'étouffe un peu plus.

En assassinant sa cousine sourde et muette, elle tue peut-être une part d'elle-même, celle qui a été réduite au silence toute sa vie. C'est une forme de révolte désespérée contre un monde qui ne l'a jamais écoutée.

Duras prend clairement parti contre Pierre Lannes, son mari. Il est là, il parle, mais sa parole est creuse, oppressive. Il incarne cette autorité invisible qui pèse sur Claire, cette prison domestique dont elle ne peut s'échapper que par un acte irréversible.

Ce qui explique dans votre mise en scène l'omniprésence du mari ?

Émilie Charriot : Pierre Lannes est un personnage écrasant, un fantôme qui hante la pièce. Il est là, tapi dans l'ombre, et même quand il ne parle pas, sa présence pèse sur Claire.

Duras construit une tension entre ces deux êtres qui ne se parlent plus, qui vivent dans un même espace mais sans jamais se rencontrer réellement. J'ai voulu accentuer cette sensation en le plaçant sur scène comme une ombre permanente, une menace latente qui ne disparaît jamais.

Il représente tout ce que Claire a voulu fuir : un monde de silence et d'incompréhension. En le laissant omniprésent, j'ai cherché à faire ressentir cette oppression sourde, cette impossibilité de s'échapper, tout en multipliant les points de vue. Malgré lui, il est un monstre, l'incarnation d'un sexisme ordinaire.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'amante anglaise *de Marguerite Duras*
pièce créée le 27 novembre 2024 au *Théâtre de Vidy-Lausanne*
Durée 1h40 environ

Tournée
21 mars au 13 avril 2025 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier, Paris

Dates passées
7 et 8 janvier 2025 à La Coursive, scène nationale de La Rochelle
21 au 25 janvier 2025 à Bonlieu, Scène nationale, Annecy
30 janvier au 02 février 2025 au Théâtre Saint-Gervais, Genève

Mise en scène d'Émilie Charriot
Avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond
Dramaturgie d'Olivia Barron
Lumière et scénographie d' Yves Godin
Costumes de Caroline Spieth

Presse écrite FRA

THEATRAL MAGAZINE

Edition : **Mars - avril 2025 P.46**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Bimestrielle**
Audience : **7000**

Journaliste : **Hélène Chevrier**
Nombre de mots : **573**

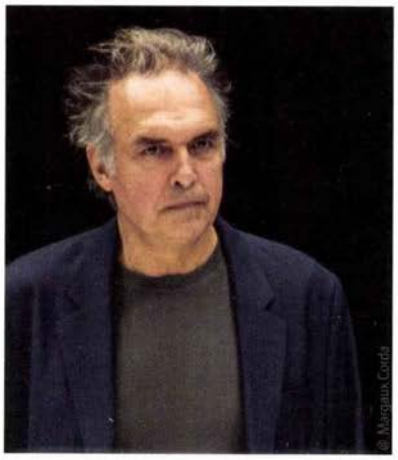
à partir du 19 Mars

L'AMANTE ANGLAISE
Odéon / Ateliers Berthier – Paris

Nicolas Bouchaud
Enquête dans la folie

Dans ***L'Amante anglaise***, de Marguerite Duras que met en scène Emilie Charriot, un interrogateur sonde l'esprit d'une femme, Claire Lannes qui a tué sa cousine sans raison, et de son mari. Un polar mental mené par Nicolas Bouchaud face à Dominique Reymond et Laurent Poitrenaux.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a plu dans l'idée de jouer *L'Amante anglaise* ?
Nicolas Bouchaud : Je n'avais jamais joué Duras. J'avais lu ses romans mais beaucoup moins ses pièces. Et *L'Amante anglaise* est une pièce énigmatique ; nous ne sommes pas dans un cadre judiciaire, ni d'une interview. Et pourtant, une personne, que je joue, en interroge deux autres et cela laisse une place à l'imaginaire. Il faut relier la pièce à tous les articles qu'elle a écrits dans les années 50 et 60 pour les journaux et rassemblés dans le recueil *Outside*. On retrouve dedans le plus célèbre qui concerne Christine Villemin "*coupable forcément coupable*" paru dans Libération en 1985. Et certains font fortement écho à *L'Amante anglaise* notamment un qui s'appelle *Horreur à Choisy-le-Roi*, sur le procès d'une femme qui a assassiné la femme de son amant. Elle essaye de rentrer dans son esprit et parle de la vérité des ténèbres insinuant que le meurtre serait aussi imputable à la société.


© Margaux Cords

Duras a dit "*Depuis* L'Après-midi de Monsieur Andesmas, *tous mes livres tournent autour de la folie. C'est, à l'heure actuelle, la seule valeur véritable, l'élargissement de la personne*"…
Elle voit un principe créateur très fort dans la folie. A un moment, Claire Lannes parle de l'eau et on dirait un monologue à la Beckett, très confus mais d'une poésie incroyable. **On ne voit pas sur scène une folle, mais une femme qui arrive à créer une empathie. D'ailleurs l'interrogateur dit qu'il s'intéresse à elle parce qu'elle ne s'est jamais accommodée de la vie.** Il a beaucoup plus d'empathie pour elle que pour son mari. Dans le vrai crime, la femme a tué son mari et Duras modifie et invente qu'elle tue une tierce personne pour donner la parole au mari et le présenter comme falot, caricatural, avec une vision du monde et du couple tout à fait mortifère.

Qu'est-ce que ce rôle vous apporte par rapport à tout le travail que vous avez fait jusque-là ?
Le plaisir de jouer avec deux grands acteurs, Dominique Reymond et Laurent Poitrenaux, parce que c'est un trio. Et d'expérimenter vraiment l'écoute sur scène. Cela questionne ce que l'on est capable de produire comme vie, humanité, ou présence dans la façon d'écouter. Et puis j'aime l'idée que c'est une pièce hantée par une certaine Histoire de France. Claire Lannes, dans les moments où sa folie apparaît, dit qu'elle a vu des policiers dans les caves de Vierne qui interrogeaient des gens. Et Marie-Thérèse, la cousine qui a été assassinée, s'appelle Marie-Thérèse Bousquet du nom d'un des plus grands collaborateurs de la Seconde Guerre mondiale. Le crime a eu lieu en 1949 dans un petit village français, le corps est dispersé dans des trains… Les trains, 1949, Bousquet… cela fait quand même écho à des pièces de Duras sur la guerre comme *La Douleur*.

Propos recueillis par Hélène Chevrier

■ *L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène Emilie Charriot, avec Nicolas Bouchaud, Dominique Reymond, Laurent Poitrenaux. Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Suares 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 21/03 au 13/04*

225497 - CISION 8414858600503

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

À l'affiche, Agenda, Critiques, Evènements // L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène d'Émilie Charriot, aux Ateliers Berthier-Théâtre de l'Odéon, Paris

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène d'Émilie Charriot, aux Ateliers Berthier-Théâtre de l'Odéon, Paris

Mar 25, 2025 | Commentaires fermés sur L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène d'Émilie Charriot, aux Ateliers Berthier-Théâtre de l'Odéon, Paris

L'Amante anglaise de Emilie Charriot à Vidy Lausanne

© Sébastien Agnetti

fff article de **Sylvie Boursier**

Claire Lannes a tué sa cousine sourde et muette, découpé le corps et jeté les morceaux dans des trains de marchandises qui passent sous un viaduc près de chez elle, puis avoue sans difficulté son crime mais ne peut en expliquer la raison. Où a-t-il été commis ? Dans la forêt ou dans la cave, à quatre heures du matin ? Pourquoi des débris humains sont-ils découverts dans différentes gares en France ? Où est la tête ? *« On ne m'a jamais posé de questions. Ma route est allée droit vers ce crime,* dit-elle ». Un interrogateur (Nicolas Bouchaud) cherche à comprendre en questionnant son mari, Pierre Lannes (Laurent Poitrenaux) puis Claire elle-même (Dominique Reymond).

La menthe en glaise, ***L'Amante anglaise***, un titre en forme de contrepèterie, Pierre Lannes explique « *Elle demandait des conseils […] pour la menthe anglaise, elle demandait comment la garder dans la maison, l'hiver. La menthe, elle écrivait ça comme amante, un amant, une amante. Et "anglaise", "en glaise", comme "en terre", "en sable" »,* Claire utilise les mots comme des choses, prend littéralement le langage au pied de la lettre « *Si je l'ai découpée en morceaux et que j'ai jeté ces morceaux dans le train, c'est que c'était un moyen de la faire disparaître, mettez-vous à ma place, quoi faire* ? »…]. Logique, elle est pleine de bonne volonté pour répondre à ce qu'on attend d'elle.

Une paillasse blanche de bloc opératoire où deux chaises se font face, la lumière restera allumée dans la salle jusqu'au bout pour cette dissection d'un couple avec passage à l'acte. Émilie Charriot fait résonner la musique de Duras en prenant le contrepied de l'auteur, célèbre pour ses silences et l'étonnante étrangeté de son univers. Chez elle, le trio s'incarne, se jauge, s'épie, va des gradins à la scène, réfléchie, se fait face, respire, tragi-comique à son insu « *il y a eu deux choses : la première c'est que j'ai rêvé que je la tuais. La deuxième c'est que lorsque je l'ai tuée, je ne rêvais pas,* dit Claire ».

Pierres Lannes affirme qu'un crime devait avoir lieu de toute façon, qu'il aurait pu être la victime. On se dit que ça aurait pu être lui l'assassin et elle la victime. Laurent Poitrenaux donne à son rôle un aplomb et une répartie incroyable, avec une présence solide, une façon d'être ancré au sol sur une diction qui appuie là où ça fait mal « *Elle était comme fermée à tout et comme ouverte à tout, on peut dire les deux choses, rien ne restait en elle, elle ne gardait rien. Elle fait penser à un endroit sans portes, où le vent passe et emporte tout.* » Bref, une maison vide. Il tourne autour de sa femme, l'observe, tel un vautour, d'une inclinaison du buste, de biais, de dos, du coin de l'œil. Émilie Charriot construit une tension écrasante entre ces deux êtres.

Nicolas Bouchaud introduit la situation en nous racontant un fait divers croustillant survenu à Paris en 1981, un étudiant japonais tue et viole l'une de ses camarades de promo hollandaise puis découpe et mange certaines parties de son corps. Claire, une madame tout le monde après tout, sauf quand un écrivain s'en mêle et qu'un metteur en scène projette des spectateurs dans un monde aussi familier que différent du leur. A contre-emploi de son registre habituel, le comédien, légèrement narquois nous explique la différence entre un fait divers et une information. Il prend en charge avec beaucoup de sobriété les pensées qui nous traversent. Où est la folie, où se cache-t-elle, est-il si sûr que nous en soyons indemnes, ou bien au contraire, est-il si évident que nous en soyons porteurs ? On le verra progressivement abandonner la place, entortillé dans ses propres questions.

Dominique Reymond mène la danse de son port de cygne, alterne vivacité et prostration d'un simple mouvement de tête, avec une sorte de neutralité intéressée. De son mari, elle dira « *il était trop haut pour la maison* ». On la voit se transformer, d'une inconnue qui a tué, elle devient enfin quelqu'un, elle a une place dans la société et même si c'est celle d'un assassin, c'est mieux que rien. Elle essaie de motiver l'interrogateur à poursuivre : « *Moi, à votre place, j'écouterais. Écoutez-moi* ». Très intelligemment Émilie Charriot insère un extrait de l'entretien télévisuel culte de Marguerite Duras avec un petit garçon de sept ans où il est question du futur et de l'école. Nous mesurons le projet de l'écrivain, écouter l'accusé.

Cette mise en scène est bouleversante par ce qu'elle produit en nous, nous révélant de façon radicale comment la psychose peut être plus vraie que nature et somme toute assez banale, nous en sommes porteurs d'une certaine façon. Les trois acteurs donnent à chacun le sentiment d'être non pas un spectateur, mais un interlocuteur dans l'oreille de qui tombe une pensée sans cesse en mouvement. Un formidable spectacle sur le pouvoir performatif de la littérature et du langage, retourné comme un gant, *cette* ***Amante anglaise*** *passionnante fera date.*

L'Amante anglaise d'Émilie Charriot à Vidy Lausanne

© Sébastien Agnetti

L'Amante anglaise de Marguerite Duras
Mise en scène : Émilie Charriot
Dramaturgie : Olivia Barron
Lumière et scénographie : Yves Godin
Costumes Caroline Spieth
Avec : Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond

Jusqu'au 13 avril 2025
Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
Durée : 1h40

Ateliers Berthier
1 rue André Suarès
75017 Paris

Réservations :
01 44 85 40 40
www.theatre-odeon.eu

« L'Amante anglaise » de Marguerite Duras : magnétique Dominique Raymond

Helène Kuttner
25 mars 2025

©-Sebastien-Agnetti-

Au Théâtre de l'Odéon, Emilie Charriot réunit trois grands acteurs pour incarner « L'Amante anglaise », pièce écrite en 1968 par Marguerite Duras. Dominique Raymond, souveraine criminelle, est entourée de Nicolas Bouchaud et de Laurent Poitrenaux, qui tentent de sonder les mobiles de son crime dans ce spectacle très réussi.

A contre-pied

©-Margaux-Corda

D'emblée, Emilie Charriot se débarrasse des indications scéniques de Marguerite Duras, et place son plateau en pleine lumière, sous un cadre chirurgical. Les spectateurs, ainsi que les acteurs, partagent cet éclairage, comme pour nous indiquer que nous sommes tous dans le même bain. L'acteur Nicolas Bouchaud est celui qui interroge, téléphone portable en main et nous racontant l'atrocité du meurtre d'une étudiante hollandaise, dont le corps avait été dépecé puis placé en morceaux dans des valises abandonnées dans le Bois de Boulogne en 1981. Au lieu d'être dans la salle, parmi les spectateurs avec lesquels il fait corps, dans une complicité ordinaire, Nicolas Bouchaud prend le plateau et nous prend à témoin. La première personne qu'il interroge est Pierre Lannes, le mari de la criminelle, qui circule parmi les derniers spectateurs, tout en haut de la salle. Que sait-il, ce mari indifférent, de la vie de sa femme ? Aurait-il un mobile à livrer pour expliquer le meurtre atroce commis par sa femme ?

Comédiens charismatiques

©-Sebastien-Agnetti-

Comme un chat de gouttière qui circule à travers les coursives, languide et gris, Laurent Poitrenaux, qui joue le mari, n'apporte aucune réponse. Sa femme, Claire Lannes, reconnaît avoir assassiné Marie-Thérèse Bousquet, une cousine sourde et muette, qui faisait la cuisine et le ménage dans leur maison. Les morceaux du corps ont été retrouvés dans des trains, mais la tête de la cousine reste introuvable. Marguerite Duras, qui était friande de faits divers, s'est inspiré d'un crime datant de 1949 perpétré par une femme, Amélie Rabilloud, qui avait assassiné son mari à coups de marteau à Savigny sur Orge. Qui sont ces femmes ordinaires, discrètes jusqu'à se faire oublier, qui passent soudain violemment à l'acte ? Nicolas Bouchaud-l'interrogateur ne cesse de questionner, de fouiller, mais le résultat est pitoyable. Pierre Lannes ne sait rien, et semble vouloir se débarrasser de cette vie qui lui pesait et de cette épouse qu'il n'aimait plus. Ce qu'il raconte est anecdotique, n'a que très peu d'intérêt. Et c'est bien le talent immense de Marguerite Duras que de nous faire entendre, comprendre, le poids de solitude et de misère affective qui touchait beaucoup de couples de la moyenne bourgeoisie dans les années 60.

Le soleil noir Dominique Raymond

©-Sebastien-Agnetti-

C'est alors que la criminelle arrive, silhouette sèche en longue robe noire et godillots lacés. Dominique Raymond est Claire Lannes, dans sa simplicité et son immédiateté, et dans son insondable mystère. Elle nous parle de sa cousine qui était grosse, des viandes en sauces qu'elle ne supportait pas, et du jardin dans lequel elle aimait se réfugier. La menthe anglaise est sa plante préférée, la solitude au jardin son seul plaisir. Bien sûr, il y a cet amant qui n'a jamais pu la rejoindre, et le jardinier qui lui fait de l'oeil. Dominique Raymond ne compose pas son personnage, il jaillit d'elle à mesure des mots qu'elle prononce avec la dureté, la précision du silex. Le langage devient le corps de l'actrice qui, à l'instar d'un acteur de nô, impulse des affects de manière la plus puissante. Elle est vieille femme, le dos cassé, et soudain gamine dont le coeur palpite. Sa voix rauque dit l'horreur avec un rire ironique, et l'évidence d'un aveu sanglant et totalement enfantin. Du coup, on ne regarde plus qu'elle, la criminelle qui revendique son acte, sans doute pour gagner une place, une parole, auxquelles elle n'avait pas droit auparavant. Et son crime apparait alors comme un aboutissement naturel à une vie pleine de frustrations, un passage à l'acte qui interpelle chacun de nous. C'est magnifique.

Helène Kuttner

L'Amante anglaise
Auteur : Marguerite Duras
Metteur en scène : Émilie Charriot

Distribution : Nicolas Bouchaud
L'Interrogateur

Laurent Poitrenaux
Pierre Lannes
Dominique Reymond
Claire Lannes

Créé le 27 novembre 2024 au Théâtre Vidy- Lausanne
production Compagnie Émilie Charriot
coproduction Théâtre Vidy-Lausanne, Odéon- Théâtre de l'Europe, Théâtre Saint-Gervais – Genève, Bonlieu scène nationale Annecy
avec le soutien de la Ville de Lausanne, la Loterie Romande, Pro Helvetia − Fondation suisse pour la culture, la Fondation Jan Michalski, la Fondation Ernst Göhner, la Fondation suisse des artistes interprètes SIS et des Affaires culturelles du Canton de Vaud

Du 21 Mar 2025
Au 13 Avr 2025

Tarifs :
8€ à 38€

Réservations en ligne

Réservations par téléphone :
+33 1 44 85 40 40

Durée : 1h40

www.theatre-odeon.eu

Arts Mouvants

L’Amante anglaise de Marguerite Duras mise en scène Émilie Charriot

À chacun ses rockstars. Ce soir, sur la scène des Ateliers Berthier du Théâtre de l’Odéon, Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond créent l'événement. **Costumes sobres, éclairés au néon, avec pour seul artifice leur incarnation, les comédiens, placés au centre de l'arène, apprivoisent les subtilités du texte de Marguerite Duras avec une présence monumentale.**

L’arène, pour la metteuse en scène Émilie Charriot, ne se délimite pas au plateau. Depuis les gradins, Laurent Poitrenaux incarne Pierre Lannes, le mari de celle par qui le fait divers arrive, sans que l’on sache pourquoi, sans qu’elle-même ne puisse l’expliquer.

Claire Lannes a assassiné sa cousine, sourde et muette, qui vivait avec le couple depuis des années. Face à elle, l’interrogateur – Nicolas Bouchaud – se lance dans un travail d’investigation. Si les faits sont connus, si le coupable est identifié, les motivations, elles, constituent le nœud central de *L’Amante anglaise*.

Marguerite Duras convoque la parole comme unique accessoire, capable à elle seule de faire théâtre. Comment par cette seule parole éclairer l’obscurité d’une pensée ? Retracer les fils invisibles de sa construction ? Cheminer avec elle jusqu’au crime ?

L’interrogateur – ex-flic, psy ou journaliste – traque une logique, cherche un sens à un crime qui ne renvoie qu’à lui-même. Ni revendiqué, ni passionnel, le fait divers suit sa propre cohérence, obscure et insaisissable. **Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond s’emparent de ce vertige, de ce trouble béant où l’esprit se perd, où la raison s’épuise à faire sens.**

Scindé en deux témoignages distincts, l’interrogatoire de Pierre Lannes précède celui de Claire Lannes. L’énigme déconstruit les codes du roman policier, déjoue les attentes dramaturgiques. Plus la pièce avance, plus le texte nous entraîne dans les méandres d’une personnalité complexe, d’abord éclairée par le regard effroyablement insensible du mari, puis livrée dans toute sa singularité par la parole de la coupable elle-même. **La scénographie, en plaçant les personnages chacun à son endroit bien distinct, figure l'émancipation de Claire Lannes dont l'époux n'est plus qu'une ombre oppressante dont elle s'est affranchie par son crime.**

En faisant entrer le spectateur dans le drame durassien par la porte de l'anecdote, Émilie Charriot ancre l'atmosphère de la représentation dans ce qu'elle a de curieux, d'insondable. **Émilie Charriot,**

Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond figurent *l'Amante anglaise* comme une histoire qui se raconte, un conte tordu qu'on se partage à la volée et qui inconsciemment bouscule l'ordre établi. Une adaptation saisissante qui floute les frontières de la folie et de la liberté sans jamais choisir son camp.

crédit photos : © Sebastien Agnetti

L'Amante anglaise de Marguerite Duras mise en scène Émilie Charriot jusqu'au 13 avril aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon

avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux, Dominique Reymond
dramaturgie : Olivia Barron
scénographie, lumière : Yves Godin
costumes : Caroline Spieth

production : Compagnie Émilie Charriot
coproduction : Théâtre Vidy-Lausanne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Théâtre Saint-Gervais – Genève, Bonlieu scène nationale Annecy avec le soutien de la Loterie Romande, Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, Fondation Jan Michalski, Fondation Ernst Göhner, les affaires culturelles du Canton de Vaud, la Société suisse des artistes interprètes SIS

la compagnie Émilie Charriot est soutenue par la ville de Lausanne au titre d'une convention de subventionnement.

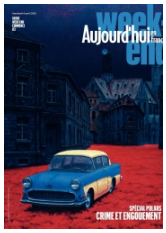
*L'Amante anglais*e de Marguerite Duras, Gallimard, Folio théâtre, 2017 création en novembre 2024

Sophie Trommelen, vu le 21 mars 2025 aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon

Presse écrite FRA

Aujourd'hui en France (WEEK-END)

Edition : **04 avril 2025 P.66**
Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **680362**



Journaliste : **CLAIRE CHAZAL**
Nombre de mots : **429**

CHRONIQUE

La folie a toujours fasciné les écrivains, les cinéastes, les musiciens... Marguerite Duras, par exemple, aimait explorer les faits divers les plus inhumains et glaçants (l'affaire du petit Grégory, notamment). Voici que l'on reprend, aux ateliers Berthier, *L'Amante anglaise*, sa pièce, parue en 1967, qui raconte l'histoire d'une femme qui va tuer et dépecer sa cousine sourde et muette. Pourquoi Claire Lannes a-t-elle commis cet acte horrible ? Deux personnages masculins l'interrogent. Mais aucune réponse ne surgit. Le portrait de la tueuse ne lève pas l'énigme. A-t-elle été prise d'une crise de démence ? Duras, qui défend la cause des femmes, penche plutôt pour l'explication sociologique : l'époux ne regardant ni n'écoutant jamais sa femme, comme dans tous les foyers petits-bourgeois, elle a voulu exister et hurler sa solitude par ce geste désespéré. La metteuse en scène, Émilie Charriot, parle d'ailleurs « d'anatomie d'un couple ». Et ses trois acteurs, tous exceptionnels – Dominique Reymond, Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux –, n'ont pas leur pareil pour camper des êtres mystérieux, atypiques, entre folie et normalité. François Truffaut, quant à lui, signa un film magistral sur la plus jeune fille de Victor Hugo, devenue folle après une passion amoureuse impossible. Pour les 50 ans du long-métrage *Adèle H*, Isabelle Adjani, son interprète de légende, écrit la préface d'un livre passionnant de Laura El Makki, *Adèle Hugo, ses écrits, son histoire*. L'ouvrage, illustré de photos de la famille de l'écrivain, retrace l'étrange personnalité d'une jeune fille d'une grande beauté, dont le père disait lui-même : « Adèle est inexplicable. » Dernière enfant du couple, elle porte le même prénom que sa mère, et vit dans l'ombre de l'aînée, Léopoldine, morte à 19 ans. À 33 ans, Adèle va partir seule de l'autre côté de l'Atlantique pour tenter d'épouser l'homme qu'elle aime. En vain. Elle est retrouvée bien plus tard, rapatriée et internée à son retour... Les médecins la condamnent à l'oubli. À la mort du poète, elle est la seule survivante de la famille. Personne ne veut parler d'elle pour que ne soit pas ternie l'image du génie. Et pourtant, elle a laissé des carnets intimes, dont certains sont ici pour la première fois reproduits. C'est bouleversant. Plus près de nous, une jeune autrice, Adèle Yon, publie un très beau premier livre, *Mon vrai nom est Élisabeth*, une enquête très fouillée sur une arrière-grand-mère réputée folle, enfermée à l'époque et même lobotomisée. Toutes les femmes de la lignée s'inquiètent d'une possible hérédité. Et pour lever toute angoisse, la romancière va découvrir les secrets d'une mère et épouse, sans doute normale mais incomprise, dépressive et éprise de liberté. ■

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

WEBTHEATRE

A l'Odéon-théâtre de l'Europe jusqu'au 13 avril 2025

L'AMANTE ANGLAISE DE MARGUERITE DURAS

Histoire d'une meurtrière sans mobile apparent

Publié par Corinne Denailles | 26 mars | Critiques | Théâtre | 0 | WWWW

L'Amante anglaise est en fait la menthe anglaise, mal orthographiée par Claire Lannes, étrange personnage inspiré d'un fait divers datant de 1949 qui impressionna Marguerite Duras. À Savigny-sur-Orge, une femme a tué son mari de méchante manière ; elle a dépecé le cadavre dont elle a jeté les morceaux dans des trains de marchandises du haut d'un viaduc. Le recoupement ferroviaire a permis de reconstituer l'histoire et le corps sans tête, et surtout de mettre la main sur la coupable qui a avoué sans aucune difficulté, sans pourtant pouvoir expliquer son geste. Elle a toujours refusé de dire où est la tête du cadavre qu'on ne retrouvera jamais. Duras transfigure les faits ; le drame se situe à Viorne (ville imaginaire dont le nom est celui d'un arbuste odorant aux fleurs blanches), ce n'est plus le mari mais une cousine, sourde et muette, qui vit chez Pierre et Claire Lannes, qui est assassinée.

La pièce met en scène l'interrogatoire de Pierre et Claire Lannes, en deux parties d'égale longueur, par un homme dont on ignore le statut (la voix de l'auteur, ou du spectateur, qui cherche à faire la lumière sur les motivations de cet acte que le personnage ne comprend pas lui-même ?
Duras a d'abord écrit *Les Viaducs de Seine-et-Oise*, puis, insatisfaite, elle en fera le roman *L'Amante anglaise* qu'elle adaptera ensuite pour le théâtre. Quelques grandes comédiennes ont été Claire Lannes. Madeleine Renaud en 1968, en 1999, Suzanne Flon, Ludmilla Mikael. En 2017, ce sera Judith Magre, en 2025, Sandrine Bonnaire, Dominique Reymond. Chacune de ces interprétations met en lumière la complexité de ce personnage central, chaotique, tourmenté, parfois la tête ailleurs, peut-être menacé par la folie, en tout cas seul, comme abandonné, et d'une ambiguïté inquiétante contrairement aux personnages masculins au profil plus simple, fonctionnel. Deux rôles de faire-valoir pour deux acteurs d'une présence intense. Laurent Poitrenaux est Pierre Lannes, le mari, qui révèle à son insu les dysfonctionnements de son couple, l'incommunicabilité et les silences qui les

unissent et les séparent sournoisement. Nicolas Bouchaud, l'interrogateur bienveillant, pose des rafales de questions à la recherche d'hypothèses plausibles. Vêtue d'un pull et d'une longue jupe plissée noirs, chaussée de délicate Derby noires, les cheveux tirés, Dominique Reymond est cette femme fragile, en deuil, (d'elle-même ?), comme repliée sur sa vérité. Tout à coup l'attitude est fière, Claire Lannes semble manipuler l'interrogateur, ou se le fait croire.

Le sujet de la pièce n'est pas le crime en soi, mais la nécessaire recherche du mobile. C'est aussi une réflexion sur les frontières de la folie. En préambule et en écho à l'intérêt de Duras pour les faits divers, Nicolas Bouchaud, raconte hors scène, l'histoire de cet étudiant japonais qui, en 1981, a tué et cannibalisé une étudiante qu'il avait invitée dans son studio pour dire des poèmes. La fascination de Duras pour ces drames lui a coûté de fâcheux dérapages dans le journal Libération, à propos de l'affaire Grégory en 1984. Pourtant elle s'est sincèrement engagée dans la presse pour donner de la voix à ceux qui n'ont pas la parole.

Dans le théâtre de Duras, le langage seul est action. Elle n'explique pas ses personnages. Duras tenait à l'immobilisme de l'action et au respect de ses partis pris de scénographie. Elle voulait les interprètes en costumes de ville, devant un rideau de fer, avec une table et deux chaises. La metteuse en scène Emilie Charriot a passé outre ces volontés spécifiques sans en trahir l'esprit. Elle a gardé les deux chaises et les tenues de ville, et structuré l'espace par la lumière. Un carré de néons d'un blanc cru diffuse une lumière blanche sur le quadrilatère de l'espace scénique blanc comme neige, comme l'innocence, comme l'éclairage aveuglant d'un interrogatoire de police. Quant à Claire, elle ne voit pas clair en elle.

À la fin des fins, l'interrogateur, maître de ses émotions jusque-là, jette l'éponge, en se jetant sur le sol dans la posture d'une victime abattue. À travers l'horrible meurtre de sa cousine sourde et muette, Claire Lannes a tué l'incommunicabilité et le silence qui l'oppressaient dans son couple (peut-être tue-t-elle la cousine pour ne pas tuer le mari, comme il le suggère lui-même), ainsi que la volonté opiniâtre de l'interrogateur qu'elle a réussi à décourager. La meurtrière triomphe en douceur, le mystère du mobile du crime reste entier. Emilie Charriot propose une lecture subtile de la pièce dont la force repose sur le jeu admirable des comédiens, cadrés dans un espace géométrique aussi net et lisse que l'esprit des personnages est confus et troublé.

***L'Amante anglaise* de Marguerite Duras. Mise en scène Émilie Charriot. Avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond. Dramaturgie, Olivia Barron. Lumière, scénographie, Yves Godin. Costumes, Caroline Spieth. Régisseur général et lumière, Thierry Mor. A l'Odéon-théâtre de l'Europe, Ateliers Berthiers, à 20h jusqu'au 13 avril 2025. Durée : 1h40.**
© Sébastien Agnetti
www.theatre-odeon.eu

hottello

L'Amante anglaise de Marguerite Duras , mise en scène d'Emilie Charriot à L'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier.

Crédit photo: Sebastien Agnetti

L'Amante anglaise de ***Marguerite Duras*** (Gallimard, Folio Théâtre, 2017), mise en scèned'***Emilie Charriot.*** Avec ***Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux*** et ***Dominique Reymond.*** Dramaturgie ***Olivia Barron,*** lumière, scénographie ***Yves Godin,*** costumes ***Caroline Spieth,*** régisseur général et lumière ***Thierry Morin.*** Du 21 mars au 13 avril 2025, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, aux ***Ateliers Berthier*** 1, rue André Suarès Paris 17. www.theatre-odeon.eu Tél: 1 44 85 40 40.

L'amante anglaise a d'abord été untexte théâtral (*Les Viaducs de la Seine-et-Oise*,1960), devenu roman (*L'Amante anglaise*, 1967), puis à nouveau théâtre (*Le Théâtre de l'Amante anglaise*, 1991). La forme théâtrale permet de faire circuler la parole et la pensée entre différents points de vue, et la construction de la mise en scène s'appuie sur le présent de la représentation.

Pierre et Claire Lannes répondent aux questions de L'Interrogateur, l'un d'abord, puis l'autre. La femme reconnaît le crime de Marie-Thérèse Bousquet, cousine sourde et muette dont la présence réglait le ménage et la cuisine. Le corps découpé est jeté d'un pont, les morceaux chutent dans des trains de marchandises se croisant à l'endroit d'un recoupement ferroviaire.

L'auteure s'appuie sur le fait divers pour écrire *L'Amante anglaise*, l'affaire criminelle réécrite privilégie le mystère étrange de ces figures énigmatiques.

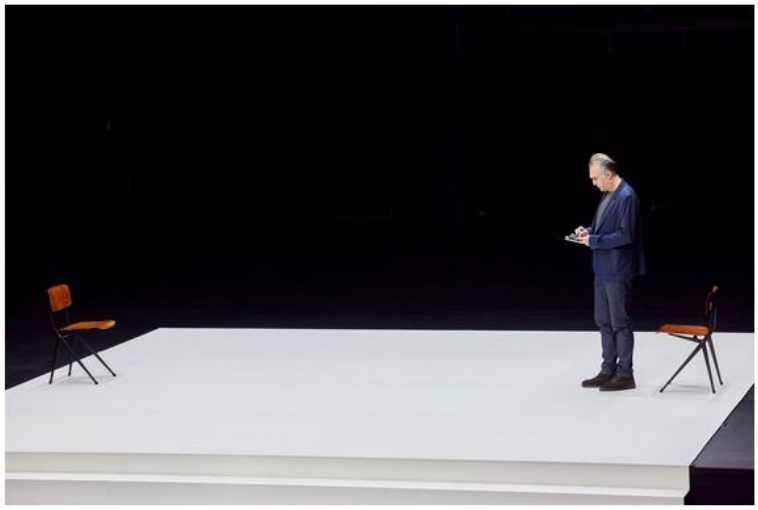
Arts-chipels.fr

THÉÂTRE

L'AMANTE ANGLAISE. TOUT EN GLISSEMENTS PROGRESSIFS VERS LE SENS D'UN CRIME ÉNIGMATIQUE.

24 MARS 2025

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Nicolas Bouchaud Phot. © Sébastien Agnetti

Chaque mise en scène de cette pièce de Marguerite Duras, maintes fois jouée, apporte une interprétation nouvelle à ce roman inspiré par un fait divers et devenu pièce de théâtre. Émilie Charriot enpréserve ici toutes les ambiguïtés, servie en cela par trois comédiens exceptionnels.

La scène, comme la salle, est allumée. Deux hommes s'interpellent. Le premier est sur scène, l'autre en haut des gradins, au milieu du public. L'un pose des questions, sa voix est imprégnée d'humanité, à la mesure du léger désordre de sa chevelure. L'autre a une voix froide, un peu métallique, et une certaine raideur de comportement. Le sujet de leur entretien, c'est une femme : Claire Lannes. Dans la maison où elle demeurait avec son mari, le deuxième homme, mêlé au public, en compagnie d'une cousine sourde et muette, elle a assassiné cette dernière, l'a découpée en morceaux puis évacuée dans des valises via le réseau de chemins de fer. Lorsqu'on est remonté jusqu'à elle, elle n'a pas nié. Sans pour autant donner de raison à son crime. L'homme qui interroge et dont on ne saura pas qui il est – policier, journaliste, psychiatre… – voudrait comprendre le pourquoi de son geste. Il interrogera tour à tour le mari puis la femme.

Un fait divers très durassien

Marguerite Duras s'est toujours intéressée à ces petits moments de la vie quotidienne qui portent en eux bien plus qu'eux-mêmes. En campant l'histoire de Claire Lannes, elle s'inspire du cas d'Amélie Rabilloud qui, en 1949, assassine à coups de marteau son mari, vraisemblablement violent, le découpe en morceaux avant de disperser ceux-ci dans différents lieux – terrains vagues, égouts, train de marchandises.

L'autrice affirme fallacieusement, au début du spectacle, exposer le fait divers originel alors que la fiction est déjà à l'œuvre. Dans l'entreprise critique très politique qu'elle mène au moment où elle écrit – en 1967 pour le roman, 1968 pour la pièce – elle transforme les prolétaires Rabilloud du fait divers en petits-bourgeois. Elle remplace le meurtre du mari par celui de la cousine sourde et muette et choisit de la nommer « Bousquet » – du nom de l'organisateur principal de la rafle du Vel' d'Hiv' et autres « gracieusetés » antisémites qui se créera une nouvelle virginité à la fin de la guerre. Sans doute pas tout à fait par hasard : l'époux de Marguerite Duras jusqu'en 1947, Robert Antelme, a été déporté en 1944 à Buchenwald, d'où il réchappera.

Le délitement d'une relation de couple ou sa mise en question ?

En divisant sa pièce en deux parts rigoureusement égales, la première mettant en scène le mari, la seconde la femme, Marguerite Duras oppose pied à pied les deux comportements dans le questionnement du couple. Deux attitudes par rapport à la vie. Deux attentes de la relation de couple.

Avec une cruelle objectivité, l'autrice montre l'usure du mariage, le rôle d'usage attribué par le mari à sa femme, comme on utiliserait une serpillère ou un torchon, et le délaissement dont elle fait l'objet alors qu'il lui reproche une mystérieuse relation avec « l'homme de Cahors » qui justifie pour lui son infidélité. Un grand déballage qui traduit en creux la part qu'il prend réellement dans cette histoire. Un rôle dont il est conscient quand il demande à l'Interrogateur si c'est à lui qu'il s'intéresse ou à son épouse.

L'Interrogateur fait office de miroir entre les époux lorsqu'à son tour Claire Lannes expose avec assurance et sans l'ombre d'un remords le crime qu'elle a commis. Il est le pivot autour duquel se construit la symétrie inversée entre le mari et la femme, la surface qui, loin d'être neutre, sert de révélateur. Elle, installée sur sa chaise sur l'espace nu et sans décor imaginé par Marguerite Duras pour la pièce, ne se justifie pas de son crime, n'en donne pas de raison. Elle oppose la réalité de sa vie, oisive et délaissée, à regarder le temps filer en dépit de ses rêves et de ses désirs, tués dans l'œuf. À l'indifférence de son mari et à son attitude de monstre froid, vindicatif et colérique, elle oppose son besoin de poésie et de douceur, sans pour autant renoncer à garder la maîtrise de l'acte qu'elle a commis. Lucide, acerbe, ironique parfois, elle assume. Elle a tué, elle ne dira pas pourquoi et on – l'Interrogateur – ne pourra pas la manipuler pour lui faire dire ce qu'elle a décidé de taire. À chacun d'en tirer ses propres conclusions.

Le fait nu et toutes ses lectures

La situation que cette opposition des récits met en évidence, c'est l'histoire d'un quotidien qui s'enlise, mais qui était peut-être vérolé dès le départ. Un « échange » inégal homme-femme et un poids des conventions invivable. L'homme « de Cahors », c'est le rêve. D'une libération. D'une possibilité d'être soi-même. Et le quotidien, c'est le mur érigé entre elle et l'homme qu'elle a épousé. Le silence de ceux qui n'ont rien à se dire mais qui se supportent, faute de savoir faire autrement.

La femme qu'elle a tuée, cuisinière émérite qui satisfaisait les attentes culinaires de son mari, pourrait être le substitut symbolique de celui-ci, sourd à ses attentes et incapable de communiquer. Ou au contraire son propre reflet, femme-objet qu'elle tue symboliquement pour mettre fin à sa servitude. Au pays des transferts, toutes les hypothèses sont admises.

On pourrait ajouter le meurtre sordide, parce que la maison appartenait à la morte, signe d'un assujettissement supplémentaire. C'est enfin le modèle bourgeois dans son ensemble qui est mis sur la sellette. Duras ne tranche pas, pas plus qu'elle n'accorde une valeur « réaliste » à ce qui est mis en

scène en ne définissant ni le statut, ni la fonction sociale de l'Interrogateur, et en situant la pièce dans un non-lieu.

Une mise en scène qui pose tous les possibles

Émilie Charriot ne tranche pas davantage. Elle entretient l'ambiguïté en retenant le principe d'un espace neutre, cependant assorti de quelques marches pour signifier le théâtre, le rendant presque clinique avec son éclairage au néon. Elle conforte la place du théâtre en incluant le public dans l'espace du spectacle. Laurent Poitrenaux, qui joue le personnage de Pierre Lannes, mettra un certain temps à gagner l'espace scénique défini par son sol blanc, comme s'il hésitait à entrer en scène, comme s'il voulait se tenir en dehors, se défendre d'avoir la moindre part dans les actes de sa femme. Mais lorsque ce sera le tour de Claire Lannes d'entrer en scène, il ne disparaîtra pas pour autant du paysage. À pas lents et attentifs, il enveloppera la scène en en faisant le tour comme une araignée tisserait sa toile, avant de disparaître. Le corps rétréci, refermé sur lui-même mais cependant traversé d'éclats de colère, il est dominateur et méprisant.

Face à lui, Nicolas Bouchaud, dans son rôle de trouble-fête obstiné qui creuse sans cesse en ajoutant interrogation sur interrogation et ne cesse de pousser les Lannes hors de leurs retranchements, préserve une part de naturel en même temps que le mystère sur son identité – un double de l'autrice, sans doute, mais pas seulement. Dans sa quête de la vérité, on le voit se dépouiller peu à peu du costume de l'enquêteur pour, à la fin, rendre les armes dans sa recherche du sens.

Quant à Dominique Reymond, formée par Antoine Vitez, actrice remarquable, quasi immobile sur la chaise qui lui a été assignée mais pleine de vivacité et de repartie, elle donne un véritable poids de vie à ce personnage qui assume sans état d'âme un destin qu'elle a choisi. En s'opposant à donner un éclairage sur ses motivations, elle est l'icône du refus de jouer le jeu que la société lui assigne. Leur trio insolite, aux réactions parfois surprenantes, inattendues, installe une forme d'étrangeté qui les hisse au rang d'archétypes.

Il faut de grands acteurs pour entraîner le public dans cette spirale sans fin des hypothèses où chacun peut inscrire sa propre lecture, ses propres projections, ses propres fantasmes. Pour incarner sans incarner tout en restant des personnages et pas seulement des abstractions. C'est à cela qu'ils parviennent. Cette *Amante anglaise* éprise de menthe anglaise où le lire et le dire se partagent l'énigme se promène avec bonheur sur la frange mouvante entre littérature et théâtre.

L'Amante anglaise de **Marguerite Duras** (Gallimard, Folio théâtre, 2017)
S Mise en scène **Émilie Charriot** S Avec **Nicolas Bouchaud** (L'Interrogateur), **Laurent Poitrenaux** (Pierre Lannes), **Dominique Reymond** (Claire Lannes) S Dramaturgie **Olivia Barron** S Lumière et scénographie **Yves Godin** S Costumes **Caroline Spieth** S Créé le 27 novembre 2024 au Théâtre Vidy Lausanne S **Production** Compagnie Émilie Charriot S **Coproduction** Théâtre Vidy-Lausanne, Odéon Théâtre de l'Europe, Théâtre Saint-Gervais – Genève, Bonlieu scène nationale Annecy S **Avec le soutien** de la Ville de Lausanne, la Loterie Romande, Pro Helvetia − Fondation suisse pour la culture, la Fondation Jan Michalski, la Fondation Ernst Göhner, la Fondation suisse des artistes interprètes SIS et des Affaires culturelles du Canton de Vaud

Du 21 mars au 13 avril 2025, mar.-sam. 20h, dim. 15h (sf 23/03). Repr. surtitrées en anglais les s 21 & 28/03, les 4 & 11/04, en français le 25/03 ; avec audiodescription les 3 & 6/04
Odéon - Ateliers Berthier, 1, rue André Suarès Paris 17e
Rés. www.theatre-odeon.eu Tél. 01 44 85 40 40

Dominique Reymond incarne cette femme qui se tient « de l'autre côté du monde », au-delà du jugement moral. Nicolas Bouchaud – L'interrogateur – et Laurent Poitrenaux – le mari – complètent ce trio pour lequel les questions créent des décalages troublants, des silences, plutôt que des réponses.

La prose poétique ténébreuse ouvre à tous les possibles. Dans l'espace dépouillé et mis en majesté par la lumière, les acteurs sont à nu, des insectes observés par un entomologiste – jeu tendu entre clarté et obscurité. Est exposée l'anatomie d'un couple, l'opposition entre passion et vie conjugale. La femme parlait peu, se réfugiant dans le jardin pour contempler les plantes, le paysage verdoyant et la nature, attirée par cette seule beauté-là du monde.

Dans l'écriture – la fiction d'une réalité transcendée -, les acteurs construisent leur être immédiat, portés par la parole durassienne. Les deux questionnés se livrent à l'Interrogateur: « Est-ce que je suis obligée de vous répondre ? »

Soit l'étude de deux comportements qui dresse l'opposition entre passion amoureuse et vie conjugale. Claire Lannes parle de l'amour, de la poésie, de son jardin tant aimé – une vie intérieure qui ne s'exprime pas. Tuant sa cousine sourde et muette, elle tue le silence auquel cet homme l'a contrainte.

La parole universelle de l'interrogateur est signe de reconnaissance entre la scène et la salle; le dialogue se fait peu à peu proche, presque familier: une joute verbale au rythme expressif, à la diction juste et aux silence éloquents.

Jacques Osinski a exploré avec finesse et délicatesse les patients méandres mystérieux de l'âme humaine que ne libèrent ni résolution ni vérité. Emilie Charriot étudie et sonde à son tour *L'Amante anglaise* avec à-propos, instillant à sa mise en scène les lignes lumineuses d'une installation contemporaine – scène blanche surexposée et robe noire de Claire Lannes.

Nicolas Bouchaud, à la fois espiègle dans son adresse au public et un rien moqueur dans ce questionnement métaphysique emblématique du fait divers, évolue sur le bord du plateau, un espace qui enserre la plaque d'exposition scientifique de lumière dédiée à la femme. Il y finira gisant sur le ventre.

Laurent Poitrenaux – jeu intériorisé, voix incisive et percutante – laisse éclater sa colère parfois, il est installé dans les hauteurs de la salle, puis redescend sur le plateau, et après sa partition verbale, il contourne lentement les lieux, observant, muet, les répliques échangées entre l'Interrogateur et son épouse.

Dominique Reymond rayonne d'ombre et de mystère, pugnace et tenace dans sa volonté d'une vie existentielle à elle, donnant l'impression de mener l'échange verbal, ironique, comme prête à avouer le lieu inconnu de l'improbable tête de la victime, et déstabilisant ainsi son partenaire. Le silence est sa force: signe qui prend acte d'une pleine reconnaissance de soi.

Véronique Hotte

Du 21 mars au 13 avril 2025, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, aux ***Ateliers Berthier de L'Odéon – Théâtre de l'Europe***, 1, rue André Suarès Paris 17. www.theatre-odeon.eu Tél: 1 44 85 40 40.

Dominique Reymond incarne cette femme qui se tient « de l'autre côté du monde », au-delà du jugement moral. Nicolas Bouchaud – L'interrogateur – et Laurent Poitrenaux – le mari – complètent ce trio pour lequel les questions créent des décalages troublants, des silences, plutôt que des réponses.

La prose poétique ténébreuse ouvre à tous les possibles. Dans l'espace dépouillé et mis en majesté par la lumière, les acteurs sont à nu, des insectes observés par un entomologiste – jeu tendu entre clarté et obscurité. Est exposée l'anatomie d'un couple, l'opposition entre passion et vie conjugale. La femme parlait peu, se réfugiant dans le jardin pour contempler les plantes, le paysage verdoyant et la nature, attirée par cette seule beauté-là du monde.

Dans l'écriture – la fiction d'une réalité transcendée -, les acteurs construisent leur être immédiat, portés par la parole durassienne. Les deux questionnés se livrent à l'Interrogateur: « Est-ce que je suis obligée de vous répondre ? »

Soit l'étude de deux comportements qui dresse l'opposition entre passion amoureuse et vie conjugale. Claire Lannes parle de l'amour, de la poésie, de son jardin tant aimé – une vie intérieure qui ne s'exprime pas. Tuant sa cousine sourde et muette, elle tue le silence auquel cet homme l'a contrainte.

La parole universelle de l'interrogateur est signe de reconnaissance entre la scène et la salle; le dialogue se fait peu à peu proche, presque familier: une joute verbale au rythme expressif, à la diction juste et aux silence éloquents.

Jacques Osinski a exploré avec finesse et délicatesse les patients méandres mystérieux de l'âme humaine que ne libèrent ni résolution ni vérité. Emilie Charriot étudie et sonde à son tour *L'Amante anglaise* avec à-propos, instillant à sa mise en scène les lignes lumineuses d'une installation contemporaine – scène blanche surexposée et robe noire de Claire Lannes.

Nicolas Bouchaud, à la fois espiègle dans son adresse au public et un rien moqueur dans ce questionnement métaphysique emblématique du fait divers, évolue sur le bord du plateau, un espace qui enserre la plaque d'exposition scientifique de lumière dédiée à la femme. Il y finira gisant sur le ventre.

Laurent Poitrenaux – jeu intériorisé, voix incisive et percutante – laisse éclater sa colère parfois, il est installé dans les hauteurs de la salle, puis redescend sur le plateau, et après sa partition verbale, il contourne lentement les lieux, observant, muet, les répliques échangées entre l'Interrogateur et son épouse.

Dominique Reymond rayonne d'ombre et de mystère, pugnace et tenace dans sa volonté d'une vie existentielle à elle, donnant l'impression de mener l'échange verbal, ironique, comme prête à avouer le lieu inconnu de l'improbable tête de la victime, et déstabilisant ainsi son partenaire. Le silence est sa force: signe qui prend acte d'une pleine reconnaissance de soi.

Véronique Hotte

Du 21 mars au 13 avril 2025, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, aux ***Ateliers Berthier de L'Odéon – Théâtre de l'Europe***, 1, rue André Suarès Paris 17. www.theatre-odeon.eu Tél: 1 44 85 40 40.

Émilie Charriot en résonance singulière et intense avec « L'Amante anglaise »

Par **Amaury Jacquet** - 24 mars 2025

Dominique Reymond dans « L'Amante anglaise » mise en scène par Émilie Charriot (© Sebastien Agnetti)

Avec « L'Amante anglaise », **Marguerite Duras** revisite un meurtre qui a eu lieu à la fin des années 1940. Par le biais d'un double interrogatoire, d'un double dialogue, elle creuse l'idée du mystère, de l'incompréhension, de la perdition d'une âme, au regard de l'acte criminel.

Et elle nous place face à une énigme que l'on essaie de comprendre. Elle use d'une forme de suspens, tout en déployant les grandes thématiques de son écriture, comme la folie et l'amour, qui sont les deux pierres angulaires de « L'Amante anglaise ».

Le 8 avril 1949 on découvre en France, dans un wagon de marchandise, un morceau de corps humain. Dans les jours qui suivent, en France et ailleurs, dans d'autres trains de marchandises, on continue à découvrir d'autres morceaux de ce même corps. Puis ça s'arrête. Une seule chose manque : la tête. On ne la retrouvera jamais. Grâce à ce que l'on appelle le recoupement ferroviaire l'enquête permet de découvrir que tous les trains qui ont transporté les morceaux de ce corps sont passés à Viorne, dans l'Essonne.

Très vite, l'enquête mène à une femme, Claire Amélie Lannes, 51 ans, ressortissante de Viorne depuis 20 ans et marié à Pierre Lannes. Dès qu'elle se trouve en face de la police, Claire Lannes avoue son crime. Elle dit avoir assassiné sa cousine Marie-Thérèse Bousquet, sourde et muette. Malgré son évidente bonne volonté tout au long du procès, Claire Lannes ne réussira jamais à donner d'explications à son geste.

Le théâtre de « L'Amante anglaise » est construit sous forme de deux interviews. Celle de Pierre et de Claire, l'un après l'autre. Et il ne se passe rien, ou presque. Si ce n'est ce face à face qui imprime une attention extrême à ce qui se dit et ne se dit pas. Car un secret est là, lourd, qui ne nous lâche pas.

Un trio implacable

Une personne (**Nicolas Bouchaud**) donc pose des questions, l'autre (**Laurent Poitrenaux**) essaie de répondre. Ce questionneur, dont on ne sait qui il est, interroge sans jamais chercher à juger, tout entier tendu dans la volonté obsessionnelle de comprendre, d'être dans la tête de l'autre, avec une puissance et une impérieuse nécessité.

Il questionne tout d'abord, Pierre que **Duras** décrit dans une interview comme la quintessence du petit bourgeois haïssable mais qui existe malgré tout et en dépit de la volonté de son autrice, Pierre qui répond avec pragmatisme aux questions qu'on lui pose, puis Claire elle-même. Claire (**Dominique Reymond**) est de bonne volonté. Elle aussi cherche à comprendre. Mais elle n'expliquera jamais son geste où dans cette proposition singulière, possédée par une intériorité fébrile, elle est déterminée et maîtresse de son destin, assumant pleinement son acte comme une forme de révolte face à un vécu pesant et qui met en lumière la violence latente dans les relations intimes, tout en évitant tout jugement moral.

Un trio implacable où s'explore l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus sombre, de plus inconnu et de plus vertigineux. Mais c'est aussi le portrait d'un couple dans l'impasse, le récit d'une femme délaissée. Une histoire d'amour qui n'a pas résisté à l'usure du temps, aux renoncements et à la recherche d'absolu, si propre à l'œuvre « durassienne ».

Loin de tout lyrisme, formalisme abstrait ou métaphysique, le texte déploie un style concret, précis, épuré, proche du réel et de l'humain, infiniment moderne. Duras dissèque sans relâche les deux protagonistes de façon presque clinique, où l'écriture fait loupe. Elle s'appuie sur la figure de l'interrogateur qui déploie une parole proactive, tentant de dévoiler les racines possibles du crime. Par ses questions, tout ressurgit, le passé, les non-dits, dans un rythme musical, haletant.

La forme dramatique donne l'illusion d'une enquête. Mais quand tout s'éclaircit, tout se dérobe aussi. L'écriture se trouve alors ponctuée de béances, de lapsus poétiques qui brouillent les certitudes. La menthe anglaise, plante qui pousse dans le jardin du couple, devient « L'Amante anglaise », nous plongeant dans un imaginaire transfiguré. Le chemin vers la vérité demeure impénétrable et irréconciliable.

Les personnages ne parlent pas tous la même langue et à travers le rôle de Claire Lannes, **Marguerite Duras** nous fait entrer dans une zone trouble, insécure, à la lisière d'un enfermement intérieur et de sa folie insondable.

La mise en scène d'**Émilie Charriot** instaure un rythme et une énergie nouvelle, presque palpable, qui parvient à disséquer habilement les failles du couple et à ausculter la psyché complexe des personnages, en évitant le poids du tragique.

Elle opte pour une scénographie épurée, presque abstraite, qui recentre toute l'attention sur les dialogues, leur interaction et les silences. Ce choix reflète une volonté de ne pas alourdir la noirceur inhérente à l'œuvre, mais plutôt de laisser vibrer les tensions humaines sous-jacentes.

Émilie Charriot instaure une tonalité réaliste et une direction d'acteurs dynamique, notamment avec des interventions hors cadre et des interactions avec le public, comme l'ouverture où Nicolas

Bouchaud interpelle la salle avec une chanson des **Stranglers** et un fait divers, créant un contraste saisissant entre réalité et fiction dramaturgique.

Ses choix notamment en termes d'éclairage et de spatialité (**Yves Godin**) structurent l'espace, renforçant le sentiment d'immersion et de passion mortifère contenue dans la pièce, tout en lui insufflant une intensité à la fois aérienne et au scalpel, où les mots sont des flèches tirées sur les personnages.

Dominique Reymond, dans le rôle de Claire Lannes, incarne avec brio, cette femme énigmatique, oscillante entre opacité et détermination. Elle parvient à rendre concret le trouble de son personnage, nous laissant constamment dans le doute quant à ses motivations et à sa santé mentale. **Laurent Poitrenaux** qui joue Pierre Lannes, est un mari à la fois oppressant et absent, dont la parole distante résonne comme un écho vide dans l'espace scénique. Quant à **Nicolas Bouchaud** (l'interrogateur), il porte haut cette puissance ravageuse en quête d'une vérité impossible et inaudible.

Dates : du 21 mars au 13 avril 2025 – **Lieu** : Odéon – Berthier 17eme (Paris)
Mise en scène : Emilie Charriot

L’amante anglaise

21 mars — 13 avr. 2025 au Théâtre de l'Odéon à Paris, France

22 JANVIER 2025

Un homme et une femme, Pierre et Claire Lannes, répondent tour à tour aux questions de L’Interrogateur. Dès le début, Claire Lannes reconnaît avoir assassiné Marie-Thérèse Bousquet, une cousine sourde et muette qui était aussi leur femme de ménage et cuisinière, et avoir découpé en morceaux puis disséminé son corps. Pierre Lannes, qui vit pourtant sous le même toit, n’a rien vu.

Marguerite Duras s’est inspirée d’un fait divers pour écrire *L’amante anglaise*, mais ce qui l’intéresse réellement derrière l’affaire criminelle, et ce qui anime le geste de mise en scène d’Émilie Charriot, c’est le mystère insondable, métaphysique, de ces étranges figures. Pourquoi Claire Lannes a-t-elle tué ? Dominique Reymond incarne cette femme qui se tient “de l’autre côté du monde”, au-delà de tout jugement moral. Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux complètent l’insaisissable trio, pour lequel les questions semblent créer des décalages troublants, ouvrir des silences, plutôt que d’appeler des réponses.

Avec cette pièce dont Duras précise qu’elle doit être représentée “sans décors ni costumes”, Émilie Charriot creuse le sillon d’un théâtre centré sur la parole. L’irréductible opacité du texte, sa langue faussement simple, sa poésie quotidienne, font appel à l’imagination du spectateur, et c’est dans notre esprit que les images prennent forme. L’espace, dépouillé, est d’abord construit par la lumière. Et les acteurs semblent à nu, dans un jeu intense, paradoxal, entre clarté et obscurité.

Théâtre de l'Odéon

Le théâtre de l'Odéon, dénommé depuis mars 1990 Odéon–Théâtre de l'Europe, est un théâtre national à Paris, en France. Il est situé sur la place de l'Odéon, dans le 6e arrondissement et fut inauguré en 1782 pour accueillir la troupe du Théâtre-Français. L'Odéon est depuis septembre 1971 un des six théâtres nationaux. Son directeur actuel est Julien Gosselin (depuis le 15 juillet 2024).

Théâtre profile

Location
Paris, France

L'AMANTE ANGLAISE : UN HUIS CLOS TROUBLANT SIGNÉ MARGUERITE DURAS

Par Philippine de Sortiraparis · Publié le 14 février 2025 à 11h31

Marguerite Duras explore le mystère d'un crime dans L'Amante anglaise, porté par un trio de comédiens dirigé par Émilie Charriot. À découvrir du 21 mars au 13 avril au Théâtre National de l'Odéon dans la Grande salle Berthier du 17e arrondissement.

Inspirée d'un fait divers réel, *L'Amante anglaise* met en scène un interrogatoire à trois voix où se dessine peu à peu l'insondable mystère d'un meurtre. Claire Lannes, incarnée par **Dominique Reymond,** a assassiné et découpé sa cousine Marie-Thérèse Bousquet. Face aux questions de L'Interrogateur, elle livre sa vérité, tandis que son mari Pierre Lannes, interprété par **Nicolas Bouchaud,** semble étrangement étranger aux faits. **Laurent Poitrenaux** complète cette partition où le langage est au cœur de l'enquête.

Émilie Charriot signe une mise en scène épurée, fidèle aux indications de **Marguerite Duras** : ni décor ni costume, un espace construit par la lumière et l'intensité du jeu. Ce dépouillement met en avant la puissance du texte, sa fausse simplicité et ses silences évocateurs. La parole devient le seul terrain d'investigation, où chaque question laisse place à plus d'incertitudes qu'elle n'apporte de réponses.

L'Amante anglaise s'adresse aux spectateurs attirés par un théâtre de la pensée, où l'introspection et le langage tiennent une place centrale. Les amateurs d'univers durassiens, de dramaturgie minimaliste et de dialogues à la fois concrets et énigmatiques y trouveront un matériau fascinant à explorer.

Avec ce spectacle, **Émilie Charriot** poursuit son travail autour d'un théâtre centré sur l'essence du texte et la force du jeu. ***L'Amante anglaise*** offre une expérience singulière, entre clarté et obscurité, où l'imagination du spectateur est pleinement sollicitée.

Cet article est basé sur les informations disponibles en ligne, nous n'avons pas encore vu le spectacle ou la pièce de théâtre mentionnée.

INFORMATIONS PRATIQUES

DATES ET HORAIRES
Du 21 mars 2025 au 13 avril 2025

LIEU
Odéon - Ateliers Berthier
1 Rue André Suares
75017 Paris 17

Calcul d'itinéraire

Infos d'accessibilité

ACCÈS
Métro Place de Clichy

TARIFS
9€ - 39€

RÉSERVATIONS
www.theatre-odeon.eu
Consultez les prix de cette billetterie

CULTURETOPS
CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

THÉÂTRE

L'AMANTE ANGLAISE

Une amante brillamment incarnée, et qui donne toute sa valeur à la parole de Duras.

De Marguerite Duras

Durée : 1h40

Mise en scène Emilie Charriot

Avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond

NOTRE RECOMMANDATION :

INFOS & RÉSERVATION

Odéon Théâtre de l'Europe – Les Ateliers Berthier
1, rue André Suarez
75017 PARIS

Tél. : 01 44 85 40 40
https://www.theatre-odeon.eu

Du 21 mars au 13 avril, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h

TAGS :

Marguerite Duras | Emilie Charriot | Nicolas Bouchaud | Laurent Poitrenaux | Dominique Reymond | Odéon théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier

VU par CHARLES-EDOUARD AUBRY

Le 26 mars 2025

THÈME

- Claire Lannes a assassiné sa cousine germaine, sourde et muette, a découpé son corps et en a jeté les morceaux dans les trains qui passaient sous le viaduc, à côté de chez elle. Arrêtée grâce au "recoupement ferroviaire" qui permet d'identifier le cadavre et de remonter jusqu'à la meurtrière, elle est enfermée.
- Un homme, dont on ne sait qui il est, sinon une voix qui cherche passionnément à comprendre, interroge son mari avant de l'interroger elle. Il cherche à savoir et à comprendre : qui est cette femme ? pourquoi a-t-elle tué ?
- Plongée au cœur des méandres de la psyché et quête passionnée aux bords de la folie, *L'Amante anglaise* fait appel à l'imagination du spectateur.

POINTS FORTS

- La pièce commence par une chanson des *Stranglers*, *La Féline*, chantée en français, et qui relate une histoire de meurtre cannibale dans les années 1980. Le ton est donné. Emilie Charriot, la metteuse en scène franco-suisse ne se contentera pas de suivre à la lettre les injonctions durassiennes qui sanctifient le texte : ses indications : pas de décor, pas de costume, pas de mise en scène.
- Ici, les comédiens vibrent et bougent, ne se contentant pas d'être des statues récitantes comme dans les précédentes versions de la pièce (au moins en 2017 au Lucernaire et en 2024 à l'Atelier, chroniquées par Culture-Tops) : Dominique Raymond (Claire Lannes) prend le texte d'assaut, sans craindre de le malaxer et de le tordre. Bien campée au centre d'un dispositif scénique qui reste très classique, elle est bien le pilier de la pièce autour duquel tournent Nicolas Bouchaud (l'interrogateur) et Laurent Poitrenaux (Pierre Lannes, son mari).
- Cette approche iconoclaste du texte le révèle dans toute sa splendeur. En même temps, il l'adoucit et le densifie, car derrière les mots de Duras se cachent d'autres trésors auxquels les trois comédien(ne)s nous donnent accès. Même si l'on sait dès le début qu'on ne connaîtra pas à la fin la motivation ayant poussé Claire Lannes à tuer sa cousine, ni où elle a caché sa tête, les subtiles variations que Dominique Reymond apporte à son témoignage ouvrent de nouvelles pistes de compréhension.
- Laurent Poitrenaux et Nicolas Bouchaud apportent également à leurs personnages une mobilité et une plasticité qui donnent de l'espace et de l'ampleur à leur parole. En se déplaçant sans cesse, ils vitupèrent et s'indignent, nous ouvrant à diverses interprétations qui vont au-delà de leur texte.

QUELQUES RÉSERVES

- Pas de réserve. La mise en scène d'Emilie Charriot dépoussière le texte sans tomber dans le modernisme. C'est la plus belle façon de se mettre à son service.

ENCORE UN MOT...

- Pour mémoire, la version donnée de *L'amante anglaise* à l'Atelier à l'automne 2024 par Jacques Osinski, metteur en scène reconnu et admiré, paraît subitement rigide et datée. Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Ostermann, il disposait pourtant de comédiens capables de porter sa vision. Si l'on ne prend que l'exemple flagrant de Sandrine Bonnaire, elle donnait de Claire Lannes une dimension restreinte : murée dans sa froideur, impassible, sévère, elle semblait alors terriblement impuissante.
- Par comparaison, Emilie Charriot, ose dépasser le théâtre de Duras et signe une magnifique réussite. Ici, Dominique Reymond existe pleinement : tour à tour enjouée, joyeuse, rude, triste, incomprise, elle distille un venin clair obscure qui la rend bien plus inquiétante et malfaisante.

UNE PHRASE

- CLAIRE : « […] *J'ai eu des pensées sur le bonheur, sur les plantes en hiver, certaines plantes, certaines choses…*
- L'INTERROGATEUR : *Quoi ?*
- CLAIRE : *La nourriture, la politique, l'eau, sur l'eau, les lacs froids, les fonds des lacs, les lacs du fond des lacs, sur l'eau qui boit, qui prend, qui se ferme, sur cette chose-là, beaucoup, sur les bêtes qui se traînent sans répit, sans mains, sur ce qui va et vient, beaucoup aussi, sur la pensée de Cahors, quand j'y pense, et quand je n'y pense pas, sur la télévision qui se mélange avec le reste, une histoire montée sur une autre montée sur une autre, sur le grouillement, beaucoup, grouillement sur grouillement, résultat : grouillement et cætera, sur le mélange et la séparation, beaucoup beaucoup, le grouillement séparé et non, vous voyez, détaché grain par grain mais collé aussi, sur le grouillement multiplication et division, sur le gâchis et tout ce qui se perd, et cætera et cætera, est-ce que je sais ?* »

L'AUTEUR

- Femme de lettres et cinéaste française, Marguerite Donnadieu, dite Duras, est née en 1914 près de Saïgon au Vietnam, alors Indochine française.
- Figure majeure de la littérature du second XXe siècle, Marguerite Duras cultive dans son œuvre romanesque (*Un barrage contre le Pacifique*, *Moderato cantabile*, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *Le Vice-Consul*…) et théâtrale (*Des journées entières dans les arbres*, *L'Amante anglaise*, *La Musica*…) une esthétique du mystère. Elle s'illustre également dans le cinéma comme scénariste (*Hiroshima mon amour*) et comme réalisatrice (*India song*, *Le Camion*…), un art qu'elle considère comme le « *lieu idéal de la parole* ».
- En 1984, Marguerite Duras reçoit le prix Goncourt pour *L'Amant*, qui rencontre un immense succès et est adapté au cinéma par Jean-Jacques Annaud. Elle meurt à Paris en mars 1996, âgée de 81 ans.

et tourné à l'international, puis plus tard par Suzanne Flon ou Ludmila Mikael, grâce à d'autres metteurs en scène, a souvent fasciné les spectateurs. Tant sa façon d'emmêler les motifs, les aveux, les contradictions, les reniements, les pistes et fausses pistes traquant les raisons du crime forme un système à la fois ouvert et très verrouillé. A condition qu'on ne déroge pas trop à la règle du jeu consignée par l'auteur qui ne réclame rien d'autre qu'un étroit proscenium devant le rideau de fer et un ameublement très sommaire. C'est que, selon Duras, convaincue après diverses tentatives signées Claude Régy qui fut le premier à porter « *L'amante anglaise* » à la scène, qu'il ne fallait surtout pas laisser distraire l'imaginaire du spectateur par de vains effets scéniques illustratifs ou redondants, il y a lieu de laisser le texte avancer en esprit et pouvoir se représenter dans les méandres de celui-ci.

Ce n'est pas ainsi que l'entend Emilie Charriot qui s'emploie, au contraire, à aménager et adapter les consignes durassiennes. Va pour ce peu utile préambule rajouté à celui de la dramaturge qui permet à l'interogateur d'évoquer un fait divers plus récent et presque identique à celui pris en charge par « *L'amante anglaise* », avec diffusion d'un extrait d'une chanson des Stranglers avec refrain en français, mais dont on se demande à quoi tout cela sert. Va pour cet espace scénique blanc qui expose toute sa théâtralité pourtant refusée par Duras et rehaussé par un néon rectangulaire constamment allumé, comme est presque toujours éclairé l'espace des spectateurs. Même si ces effets finissent par devenir trop voyants et par distraire la concentration du spectateur. Mais on ne saurait, par contre, trop accepter de la présence non requise et non prévue du mari de Claire Lannes (le nom du personnage imaginé à partir du cas Rabilloux) lors de la seconde partie qui procède à l'interrogatoire de la meurtrière. Rôdant à la périphérie du plateau, ne participant pas à l'échange en train de se produire et les deux autres protagonistes ne semblant pas s'apercevoir de sa présence, celle-ci devient gênante, sinon problématique. Car c'est comme si la conscience du mari dictait à Claire Lannes ses aveux, les orientait, même. Alors que le texte de Duras ne le suggère qu'à peine mais parmi d'autres hypothèses dont il ne saurait être question de privilégier celle-ci plutôt qu'une autre.

Nicolas BOUCHAUD et Laurent POITRENAUX dans "L'amante anglaise" - photo: Sébastien AGNETTI, tous droits réservés

COMBLER LES TROUS DU TEXTE

Plus grave, surtout : la direction d'acteurs qui a la chance de conduire trois acteurs à juste raison réputés (Nicolas Bouchaud dans le rôle de l'interrogateur, Laurent Poitrenaux dans le rôle de Pierre Lannes et Dominique Reymond dans le rôle de Claire Lannes) s'emploie à les contraindre à édicter leur partition de manière abusivement réaliste, voire naturaliste. Pas un silence (ou presque) entre les phrases, entre les questions et réponses des uns comme de l'autre. Et ce flot continu de paroles contribue alors à aplanir les saillies, les approximations voulues, l'hésitation de certains aveux, la surprise des réactions.

A la reprise, en 1989 de son spectacle avec la Compagnie Renaud-Barrault, Régy écrivait qu'alors « *L'amante anglaise* » venait s'écouter quasi religieusement comme un quatuor. S'il ne saurait s'agir d'une telle extrémité, on peut cependant prétendre vouloir que le texte, à l'instar du travail exigeant de son autrice, s'énonce de façon moins véloce, moins quotidienne. S'il ne s'agit pas de lester la parole d'ombres trop abstraites ni de la trouer trop fréquemment de pauses et silences comme la stylistique de Duras en abusait parfois ou comme le formalisme bien connu d'un Régy avait fini par devenir une marque et une référence esthétiques, le rythme du « tac au tac » finit par ôter